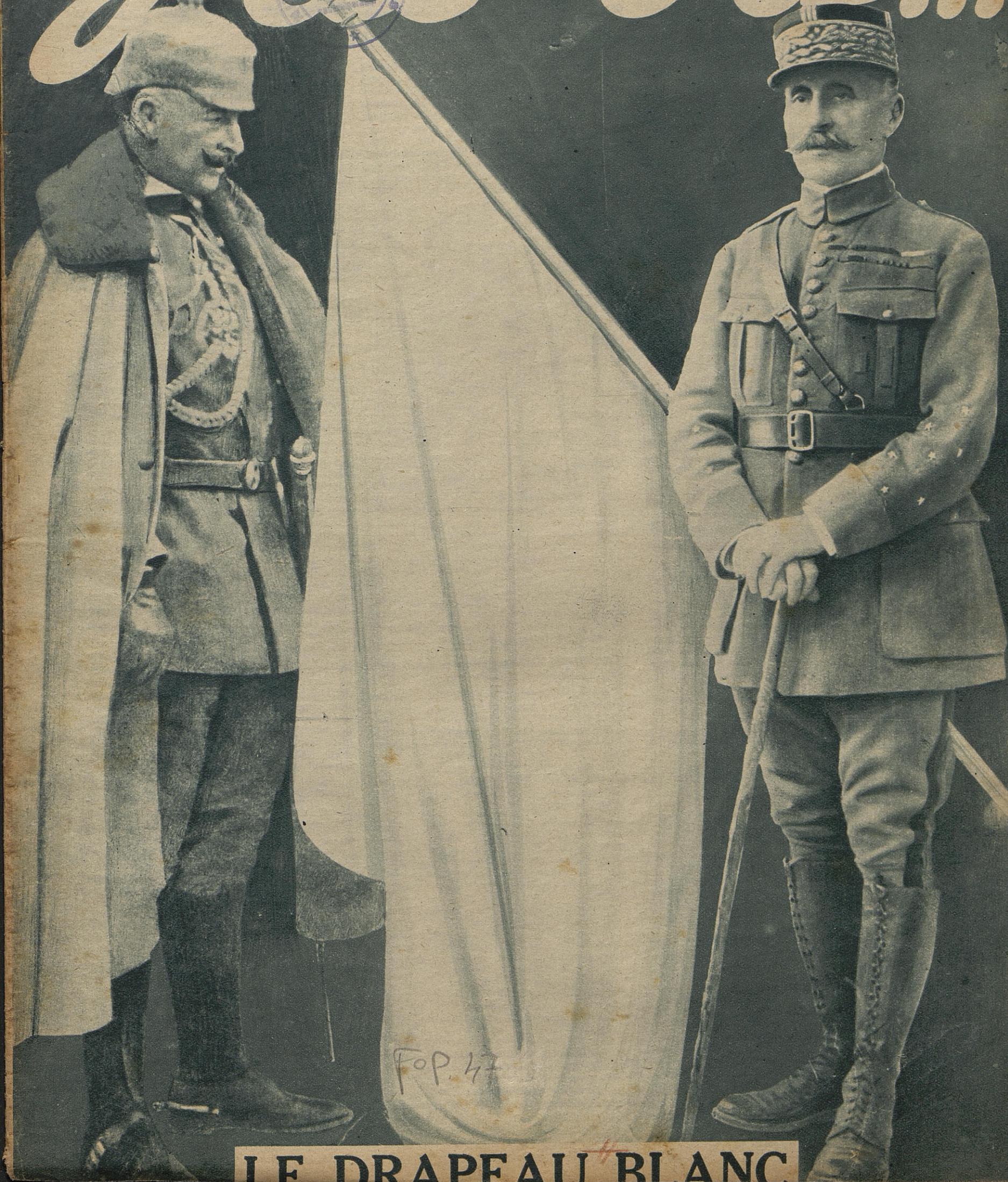


Zai vu...



LE DRAPEAU BLANC

J'ai vu.

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

SIGNAUX A L'ENNEMI, par G. DE PAWLOWSKI. — Illustrations de Gus Bofa. — Un volume in-16. — (Fasquelle, éditeur.)

La place de M. G. de Pawlowski est importante dans la littérature actuelle. Il résume à merveille une partie des tendances littéraires des hommes de notre génération qui apporteront sur le marché des livres d'étranges ouvrages, acceptés difficilement par le public, parce que le public français apprécie mal les œuvres d'imagination, de fantaisie et de transposition littéraires. Ce n'est ni la faute de Voltaire, ni celle de Rousseau, mais bien le tort des éditeurs qui n'ont su présenter que des œuvres d'imagination et de fantaisie vulgaires sous des qualificatifs usés. Le roman d'imagination est à l'usage des gens les plus dépourvus de cette qualité et le mot humoristique sert de couverture à des livres désolants.

Dans *Signaux à l'ennemi*, l'auteur du *Pays de la IV^e dimension* transpose l'observation pure et simple des hommes et des choses en les adaptant à sa fantaisie, tour à tour déconcertante et bien digne de nous émouvoir par la mesure qu'elle apporte dans l'expression des émotions communes à tous les hommes.

Ceux qui ont fait la guerre ont perdu le goût d'offrir au public leurs joies et leurs déceptions intimes. Plus tard, on ne se contentera pas de leur tresser des couronnes pour avoir gagné la bataille de la Marne ; on doit justement espérer que leurs livres participeront à ce bruit.

Le livre de M. G. de Pawlowski est un de ceux qui mettront la guerre dans son véritable plan, pour l'avenir. Il est inutile de raconter ici l'histoire qui en compose la trame. Cette histoire est un lambeau tout vif arraché à ce Léviathan qu'est une foule en armes.

La boue, les tristesses, l'exaltation rapide, la guerre en un mot est tout entière dans Eustache Deschamps, comme elle est aujourd'hui dans le livre de M. de Pawlowski, avec sa boue, ses tristesses et ses exaltations fugitives.

Les écrivains qui se sont battus ne comprendront jamais l'enthousiasme de ceux qui ne l'ont point fait.

Je ne voudrais pas terminer ces quelques lignes sans parler de Gus Bofa, un de nos plus sensibles et plus remarquables illustrateurs, si l'on entend par illustration d'un livre la collaboration intelligente d'un artiste et d'un écrivain. Le choix d'un dessinateur pour illustrer un ouvrage est parmi les attributions les plus captivantes du métier d'éditeur. Mais il est évident, quand on contemple la production des livres illustrés en dehors de certaines éditions de luxe, que ce souci ne doit pas empêcher de dormir la plupart d'entre eux.

LA RETRAITE, par ÉMILE ZAVIE. — (La Renaissance du Livre, éditeur.)

Pour des raisons analogues, le livre de M. Emile Zavie est humoristique et amer.

L'auteur ne cherche pas, toutefois, à impressionner le lecteur par l'une ou l'autre de ces nuances de la pensée. Il raconte la retraite en 1914. C'est au début de la guerre, et les képis rouges nous paraissent comme sortis d'un tableau de Neuville.

Il a suffi de trois mois de guerre pour changer une de nos traditions les plus chères qui datait de 1848.

Le livre de M. Emile Zavie est amer et bien écrit. Pour cette dernière raison, il restera. Le temps n'est plus où l'humble journal du sergent Bourgogne et celui du canonnière Fricasse pouvaient servir de pierre de touche pour essayer la sensibilité des non-combattants.

Les écrivains français remplissant les conditions voulues pour être soldats, ont fait, eux aussi, la guerre. Le livre d'Emile Zavie, poète, est un livre de combattant, c'est-à-dire le livre d'un soldat, qui non seulement a connu le risque d'être tué, mais également l'obligation de tuer d'autres hommes. Ce qui n'est pas du tout la même chose.

GERMANIA. Les Allemands peints par eux-mêmes. Les Allemands peints par les neutres. — Un in-quarto, prix : 3 fr. 50. — (L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

C'est un recueil de beaux dessins satiriques où les Allemands sont peints par leurs propres caricaturistes avec une âpreté qui prouve qu'en Allemagne et pour des Allemands tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il y a des dessins remarquables de Thöny, de Bruno et d'Heine. D'étonnantes dessins satiriques de Ynglada et d'Apa, deux maîtres humoristes de l'Espagne, des dessins italiens, hollandais, américains, etc., complètent cette curieuse collection, formant



L'INSTRUCTION DES RECRUES PRUSSIENNES : Le régime que les Allemands espéraient appliquer à l'univers.

(Gravure du *Simplicissimus* extraite de *Germania*. — L'Édition Française Illustrée.)

un album unique sur la guerre et un document de premier ordre dont on appréciera la valeur le jour où il ne sera plus possible de le trouver en librairie.

TROIS HISTOIRES MACÉDONIENNES, par JEAN H. PRAT. — Une plaquette. — (Figuère, éditeur.)

C'est la douloureuse aventure d'un déserteur dans le « bled » macédonien. Mais l'homme finit par sauver une patrouille française, en sacrifiant sa vie. Les pages glorifiant le travail aux champs sont parmi les meilleures de ce petit livre.

LOÏN DES BALLEs, Mémoires d'un philanthrope, par JEANNE LANDRE. — Un volume in-16. — (Albin Michel, éditeur.)

Ces mémoires d'un philanthrope forment un livre on ne peut plus réjouissant. Jeanne Landre excelle à présenter la vie sous ses aspects véritablement comiques. C'est l'œuvre d'un grand humoriste, d'observation aiguë, très précise, bien dans la tradition des conteurs français.

Le fondateur du « Beefsteak des Muses » profite, si j'ose dire, des qualités de l'écrivain qui l'imagina et qui, pour parachever la malice de ses desseins, le confie à une manière de petit hanneton combatif du nom de Foufette. Foufette a d'ailleurs des idées sur l'art, sur les cubistes et sur les primitifs.

Et toutes les pages du livre de M^{me} Jeanne Landre sont écrites dans un style plein de savoureuses trouvailles d'expression.

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.

A VENISE, DANS L'OMBRE DE BYRON, par JEAN DE LA HIRE. — Un volume in-16. — (Albin Michel, éditeur.)

M. Jean de la Hire a su voyager en poète pour exalter dans notre mémoire le souvenir de lord Noël Byron à Venise et à Ravenne. Il y a dans ces pages nécessairement mélancoliques de troublantes évocations de belles figures féminines diversement colorées. C'est Marianna, c'est La Fornarina et c'est la comtesse Guiccioli.

Comme un danger, d'ailleurs séduisant, permance entre les pages de ce livre l'ombre puissante de Pietro Aretino, le Toscan qui mourut à Venise et que l'on appela Le Magnifique.

Il y a aussi l'évocation gracieuse des masques du Rialto et des aventures que sut conter, à sa manière, le patricien poète Giorgio Bofo, qui fut de Venise et que Casanova connut. La belle figure du lord anglais ne peut guère se détacher d'une Venise imaginée d'après certaines lectures.

FIGURES ET ANECDOTES DE LA GRANDE GUERRE, par GASTON VIDAL. — (La Renaissance du Livre.)

La modestie veut que l'auteur, même quand il le mérite, ne puisse se placer dans un livre comme celui-ci, qui est une sorte de recueil où les rudes soldats de la guerre revivent avec une émouvante vérité. Pour cette raison, le capitaine de chasseurs alpins qui écrit ce livre trouvera lui aussi son historien, et ce sera justice.

En lisant *Figures et anecdotes de la grande guerre*, — qui est un livre à mettre dans les mains des adolescents, — j'ai retrouvé le secteur d'Artois, la belle brigade d'infanterie alpine, les 97 et 15-9, portant le béret bleu à grenade rouge, et surtout le général Barbot, une des plus étonnantes figures de chefs que l'on puisse concevoir, une des plus populaires et précisément dans la tradition des troupiers.

A cette époque, nous avons déjà connu le souffle de la victoire sur la route de Souchez au delà de Carency.

CHARLES PÉGUY ET LES CAHIERS DE LA QUINZAINE, par DANIEL HALEVY. — Un vol. in-16. — (Payot, éditeur.)

C'est une étude littéraire d'une grande lucidité sur Charles Péguy, avec l'histoire de sa vie et surtout des *Cahiers de la quinzaine*. M. Daniel Halevy a écrit l'histoire de toute une génération pendant l'époque fiévreuse qui précéda la chute de la maison Uscher. On ne pouvait offrir un plus bel hommage à la mémoire de l'écrivain français qui fut tué d'une balle au front à l'aube même de la bataille de la Marne.

GABRIELE D'ANNUNZIO, par ANDRÉ GEIGER. — Un vol. — (La Renaissance du Livre, éditeur.)

Le livre de M. André Geiger est de ceux qu'on ne saurait trop louer. Ces petits livres de critique, dont les citations sont assez abondantes pour former une anthologie, doivent avoir une très grosse influence sur le public. Celui-ci est le premier livre consacré en France au grand écrivain italien. Je voudrais pouvoir citer en entier l'essai de critique générale qui sert d'introduction à ce volume.

PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES REÇUS

La Lanterne du Cynique, par Albert LANTOINE (Édition du Livre mensuel). — *Dieu, l'invisible roi*, par WELLS (Payot). — *Au seuil des guitounes*, par Maurice GENEVOIX. (Flammarion, éditeur). — *Ames*, par Fernand DIVOIRE (La Renaissance du Livre).

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère 39.61 ; 39.62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris 1918.)



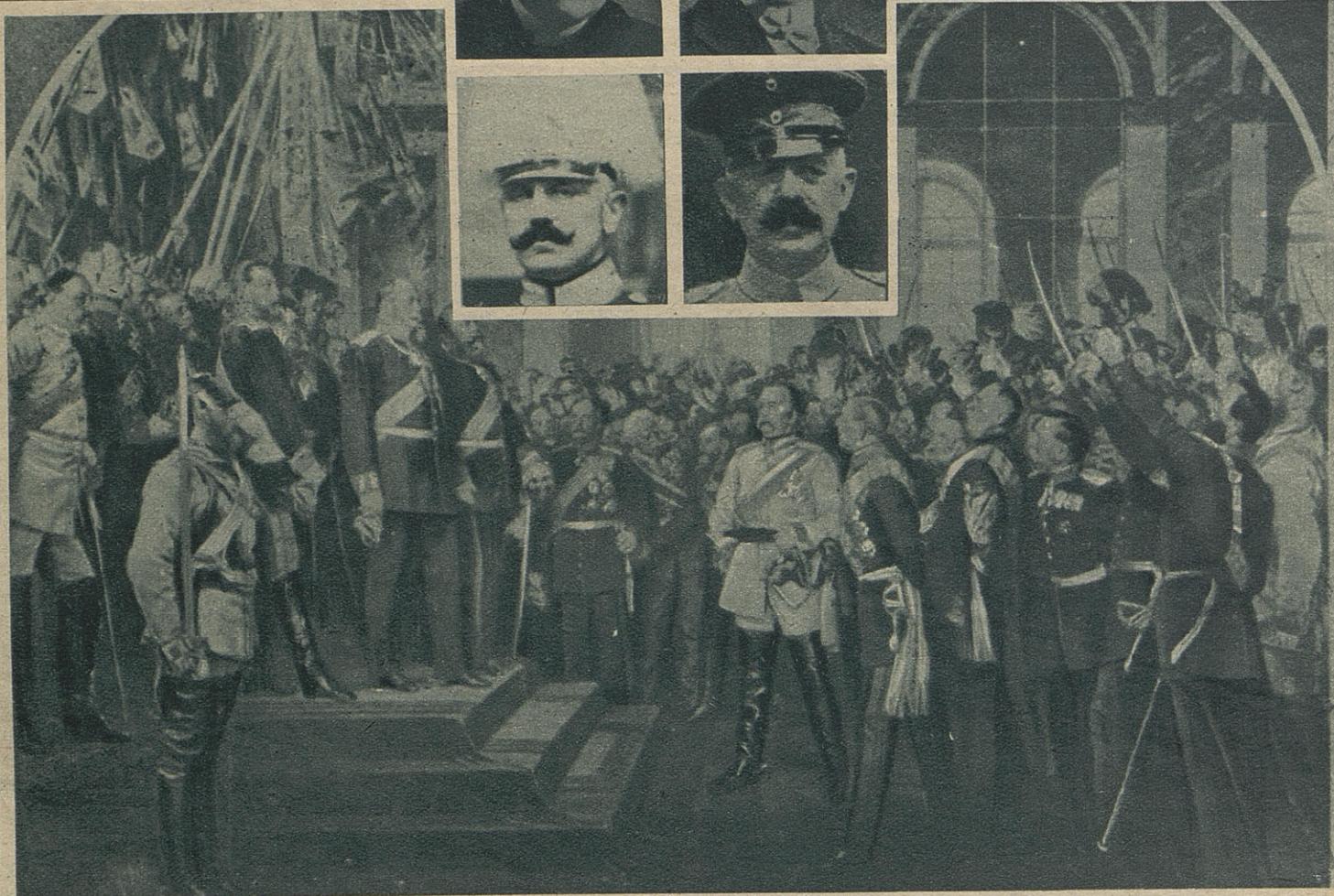
DERNIER CAMOUFLAGE BOCHÉ : LE BON BERGER

Le document ci-dessus a paru en couverture d'un grand journal allemand : l'*Illustrirte Zeitung*. Maintenant que le Boche est par terre, voici les allures qu'il se donne. C'est le meilleur des hommes... il est sentimental et doux comme l'agneau qu'il tient tendrement dans ses bras. L'énorme brute de Lille, de Douai, de Cambrai, de Valenciennes, le bourreau du Nord et de la Belgique encore sanglante, pense-t-il nous en faire accroire ?

LES PLÉNIPOTENTIAIRES ENVOYÉS PAR
L'ALLEMAGNE AU MARÉCHAL FOCH
LE 7 NOVEMBRE.



De gauche à droite et de bas en haut: LE
SECRÉTAIRE D'ÉTAT ERZBERGER; LE
COMTE OBERNDORF; LE GÉNÉRAL WIN-
TREFELD; LE GÉNÉRAL GUMBEL.



LE ROI GUILLAUME I^{er} PROCLAMÉ EMPEREUR ALLEMAND A VERSAILLES EN JANVIER 1871. (D'après le tableau de Werner.)



Sir Rosslyn Wemyss, plénipotentiaire naval des Alliés.

LE CONSEIL INTERALLIÉ RÉUNI A VERSAILLES (2 novembre) FIXE LES TERMES DE LA CAPITULATION ALLEMANDE
1. Cⁱ Nagai (Japon). — 2. Gⁱ Di Robilant. — 3. M. Sonnino. — 4. M. Orlando (Italie). — 5. Cⁱ Houss. — 6. Gⁱ Bliss. — 7. M. Archin Closs (Etats-Unis). —
8. M. Venizelos (Grèce). — 9. M. Vesnitch (Serbie). — 10. Gⁱ Belin (France). — 11. Maréchal Foch (France). — 12. M. Pichon (France). — 13. M. Clemenceau,
(France). — 14. M. Lloyd George (Angleterre). — 15. M. Bonar Law (Angleterre). — 16. Lord Milner (Angleterre).

A 48 ANS D'INTERVALLE : CECI EFFACE CELA

Que les temps sont changés ! C'est, aujourd'hui ou demain, tout le monstrueux édifice de l'empire germanique né de la guerre, dont la proclamation eut lieu à Versailles, qui s'écroule ! Et dans ce même

Versailles, les plénipotentiaires interalliés rédigent les conditions du dur armistice que l'Allemagne s'appête à subir. L'heure de la Revanche fut longue à venir. Mais elle vient de sonner, nous la tenons.



Le général Franchet d'Esperey (au milieu) sur le front serbe avec le prince héritier Alexandre de Serbie (à droite) et le voïvode Michicht (à gauche)

NOS GRANDS CHEFS : GUILLAUMAT ET FRANCHET D'ESPEREY

GUILLAUMAT et Franchet d'Esperey ! Ces deux noms resteront indissolublement accolés l'un à l'autre dans les fastes de l'Histoire de France. Car si le second fut le chef qui réalisa en Macédoine cette victoire qui amena la capitulation complète de la Bulgarie, et qui provoqua en quelque sorte l'effondrement des Empires Centraux, le premier fut le chef qui la conçut et la prépara. Et ce fut dans cet esprit que le Gouvernement de la République leur décerna simultanément la médaille militaire, l'ultime récompense des généraux !

LE GÉNÉRAL GUILLAUMAT

Fils de soldat — son père était capitaine d'infanterie — le jeune Marie-Louis-Adolphe Guillaumat, qui naquit le 4 janvier 1863 à Bourgneuf (Charente-Inférieure), n'eut jamais d'autres idées que d'embrasser la carrière des armes. Il prépara Saint-Cyr et, y étant entré en 1882, il en sortit deux ans plus tard, major de sa promotion.

La vie de garnison pesait naturellement à son tempérament militaire : il s'en fut à la Légion étrangère et partit pour le Tonkin où il fit campagne durant trois ans. Capitaine en 1893, il fut affecté à l'état-major des troupes d'Indo-Chine. Puis il fut envoyé en mission en Chine et il commandait la concession française de Tien-Tsin lorsqu'elle fut attaquée par les hordes de Boxers. La conduite du capitaine Guillaumat fut des plus glorieuses : le valeureux officier fut grièvement blessé, mais la rosette d'officier de la Légion d'honneur et le quatrième galon de commandant récompensaient son héroïsme : il n'avait que trente-sept ans.

Il rentra en France ; il fut chargé d'un cours d'art et d'histoire militaires à Saint-Cyr et, pour rattraper le temps que ses campagnes lui avaient fait perdre (!), il passa à l'École de guerre et ce fut avec la mention *très bien* qu'il enleva son brevet d'état-major. En 1908 il était lieutenant-colonel lorsqu'il fut appelé à diriger le Prytanée militaire de La Flèche auquel il donna un nouvel essor. Déjà il avait professé la tactique d'infanterie à l'École de guerre. Colonel du 5^e d'infanterie, il fut promu général de brigade en 1913 et appelé, à cette époque, rue Saint-Dominique, à la direction de l'infanterie. Et enfin, en



Le général Guillaumat.



Le général Guillaumat et le roi Alexandre de Grèce.

juin 1914, M. Messimy, devenu ministre de la Guerre, lui confiait la direction de son cabinet.

Naturellement, dès le début des hostilités, le général Guillaumat demanda à son ministre de lui rendre sa liberté et de lui confier un commandement au front. M. Messimy accéda à ses désirs : le général Guillaumat reçut le commandement d'une division d'infanterie et fut nommé divisionnaire le 16 décembre 1914.

En février 1915, le général Guillaumat prenait le commandement du 1^{er} corps d'armée, obtenant la citation suivante du général de Langlé de Cary :

« A énergiquement commandé une division en Champagne et une deuxième en Argonne en 1914-1915. Est revenu en Champagne à la tête d'un corps d'armée qui, sous sa direction aussi habile que ferme, a brillamment contribué au succès des attaques d'hiver en 1915. A su donner aux troupes sous ses ordres une vigoureuse impulsion et les rendre aptes à l'offensive. »

Le 26 février 1916, le général Guillaumat et son 1^{er} corps étaient devant Verdun : durant quarante jours, sous un bombardement effroyable, sa première division procédait à une installation méthodique de nos nouvelles lignes de défense, repoussant plusieurs assauts, cependant que sa deuxième division multipliait avec furie les attaques et les contre-attaques.

Quittant l'enfer de Verdun, le corps d'armée du général Guillaumat s'en fut « au repos » dans la Somme où il reprit les villages de Maurepas, de Forest, du Priez, de Frégicourt et de Combles, ramassant 4 000 prisonniers, 23 canons et 70 mitrailleuses. Le général Guillaumat y gagna d'être élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur avant de remplacer, en décembre 1916, le général Nivelle, devenu généralissime, à la tête de la 2^e armée, celle de Verdun. Pendant plusieurs mois, le général Guillaumat prépara la bataille qu'il engagea le 20 août 1917, et qui, par la prise de la fameuse cote 340, de la cote du Talon, de Champ, de Neuville, de Champneville et des cotes 344, 240, du Mort Homme et de plusieurs autres points terriblement fortifiés par l'ennemi, devait amener le désencerclement de Verdun inviolé.

Le 25 décembre 1917, le Gouvernement, « se basant sur des considérations d'ordre général, décidait de remplacer à la tête des armées alliées en

Orient le général Sarrail par le général Guillaumat.

Avant de s'embarquer pour Salonique, le nouveau commandant en chef fit un voyage à Londres et il exposa ses plans, les défendit âprement et finit par obtenir carte blanche. Minutieusement, le général Guillaumat prépara les futures opérations, sûr d'arriver au but à son heure. Mais en France, l'offensive allemande du printemps 1918 fit craindre un instant pour Paris; il fallait un homme pour défendre la capitale, et ce fut Guillaumat que Clemenceau rappela d'urgence pour lui confier, par décret du 14 juin 1918, avec le poste de gouverneur militaire, le commandement des armées.

La seconde victoire de la Marne fit de la nomination du général Guillaumat une précaution inutile. Mais l'illustre chef qui, si cela avait été nécessaire, de même que le général Gallieni, eût assumé le terrible devoir de défendre la capitale jusqu'au bout, n'en fut pas moins promu grand croix de la Légion d'honneur et, après l'effondrement des Bulgares, il recevait la médaille militaire avec cette citation :

« Officier général de la plus haute valeur, n'a cessé de se distinguer dans tous les commandements qui lui ont été confiés depuis le début de la campagne. Ayant exercé le commandement en chef des armées alliées d'Orient, a conçu et préparé, avec une remarquable compréhension de la situation, un plan d'offensive dont l'exécution a rapidement contraint les armées bulgares à solliciter un armistice des plus glorieux pour l'Entente. Appelé dans des moments difficiles au poste de gouverneur militaire, commandant en chef les armées de Paris, a répondu pleinement à la confiance du gouvernement et du pays. »

Paris définitivement hors de toute atteinte, le général Guillaumat eût considéré comme une disgrâce de demeurer dans un poste sans péril. Le départ du général Berthelot, appelé par les événements à une mission des plus importantes, laissant vacant le commandement d'une armée du groupe du général Maistre, le général Guillaumat y fut nommé et ce sont ses soldats qui, avec ceux de Gouraud et de Degoutte, ont poussé, baïonnettes dans les reins, les Allemands au delà de Vouziers et qui bientôt auront libéré toutes les Ardennes françaises.

LE GÉNÉRAL FRANCHET D'ESPEREY

De tous les généraux des armées de l'Entente, le général Franchet d'Esperey sera celui qui aura eu la gloire de voir une armée ennemie capituler devant lui sans conditions. On pourra dire qu'il bénéficia de certaines circonstances, mais il n'en est pas moins vrai que, s'il n'avait pas été un chef avisé et décidé, les résultats n'eussent peut-être pas été aussi rapides, aussi décisifs.

En arrivant à Salonique, il étudia les projets de son prédécesseur, le général Guillaumat, les mit au point pour l'heure inévitable où il lui deviendrait possible de les mettre à exécution. Et cette heure vint où, accompagnant la victorieuse offensive des armées de Foch, il rompit le front bulgare et, après une campagne de quatorze jours, du 15 au 29 septembre, obligeait la Bulgarie à se rendre à merci.

« Depuis le début des hostilités, n'a cessé de montrer les plus belles qualités militaires; appelé au commandement en chef des armées alliées d'Orient, a fait preuve d'initiative et d'une énergie remarquable en prenant l'offensive au moment opportun. En moins de quinze jours, par la maîtrise de son commandement et son inlassable activité, a su imposer sa vo-



Le général Franchet d'Esperey décorant des officiers de l'armée grecque.



Le général Guillaumat coiffé du casque.

lonté aux armées ennemies. Exploitant ensuite son succès avec le plus heureux esprit de décision, a conduit des pourparlers qui ont abouti à la signature d'un glorieux armistice sollicité par l'ennemi en complète déroute. (Croix de guerre.)

Avant son couronnement sur les champs de bataille macédoniens, la carrière du gé-



Le général Franchet d'Esperey, alors qu'il commandait au Maroc, félicite des infirmières.

ral Franchet d'Esperey avait été particulièrement belle. Né à Mostaganem (Algérie), le 25 mai 1856, Louis-Félix-Marie-François Franchet d'Esperey sortit de l'École de Saint-Cyr le 1^{er} octobre 1876 et passa naturellement par l'École de guerre. Il était général de brigade en 1908 et, à ce titre, commanda en chef au Maroc. Général de division le 23 mars 1912 et commandeur de la Légion d'honneur à la fin de la même année, il fut appelé à la tête du 1^{er} corps d'armée à Lille; c'est avec ce corps qu'il partit en campagne au début des hostilités. En Belgique, il fut vainqueur à Dinant et à Saint-Girard. A Guise, à la tête de son corps d'armée, il refoula l'armée von Bulow qui éprouva de très grosses pertes; le résultat de cette victoire fut d'assurer la retraite de l'armée

anglaise, de faciliter celle de la 5^e armée et de contribuer à faire avorter la tentative de von Kluck d'envelopper l'armée française.

Le 3 septembre 1914, il prenait le commandement de la 5^e armée, remplaçant le général de Lanrezac: il allait être un des vainqueurs de la Marne. Dans cette bataille, il fit de la pure guerre de mouvement, venant en aide à ses deux voisins, au maréchal French et au général Foch. Bien que n'ayant plus à sa disposition que deux corps d'armée — ceux des généraux Hache et de Maud'huy — le général Franchet d'Esperey ne ralentit point sa marche en avant. Au contraire il fut le premier à entamer la poursuite et la mena entièrement avec une grande avance sur les autres commandants d'armée.

Le 9 septembre 1914, il lançait à ses troupes, daté de Montmirail, un ordre du jour qui eut un grand retentissement :

« Soldats! Sur les mémorables champs de Montmirail, de Vauchamp et de Champaubert qui, il y a un siècle, furent témoins des victoires de nos ancêtres sur les Prussiens de Blücher, notre vigoureuse offensive a triomphé de la résistance des Allemands. Poursuivi sur ses flancs, son centre rompu, l'ennemi bat en retraite vers l'Est, le Nord, par marches forcées. Les corps les plus redoutables de la vieille Prusse, les contingents de Westphalie, du Hanovre, du Brandebourg, se sont repliés en hâte devant vous. Ce premier succès n'est qu'un prélude. L'ennemi est ébranlé, mais il n'est pas battu d'une façon définitive. Vous aurez encore à supporter de rudes fatigues, à faire de longues marches, à combattre de rudes batailles. Que l'image de votre patrie souillée par les barbares reste toujours devant vos yeux. Jamais il n'a été plus nécessaire de lui tout sacrifier. En saluant les héros qui sont tombés dans le dernier combat des derniers jours, mes pensées se tournent vers vous, les vainqueurs de la prochaine bataille. En avant, soldats! Pour la France! »

En 1916, le général Franchet d'Esperey était nommé commandant d'un groupe d'armées à la tête duquel il prit part aux batailles de Verdun, de la Somme et de Champagne. Il commandait le groupe des armées du Nord au début des offensives allemandes du printemps dernier lorsqu'il fut désigné pour succéder au général Guillaumat que le gouvernement avait appelé au poste de gouverneur militaire et de commandant des armées de Paris.

Prilep, Istip, Kotchana, Vélés, Uskub, Nisch! Telles sont les foudroyantes étapes de cette dernière victoire du général Franchet d'Esperey qui vient d'achever l'épopée serbe en délivrant Belgrade et qui, en amenant ses soldats sur les rives du Danube, aurait marché sur Buda-Pesth et sur Vienne si l'Autriche-Hongrie n'avait pas capitulé.

HENRY COSSIRA.

J'ai vu.

CLEMENCEAU REND HOMMAGE A GAMBETTA

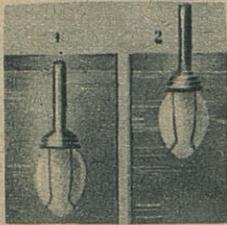


« Il m'est impossible, dit M. Clemenceau dans le discours historique qu'il prononça à la Chambre le mardi 5 novembre, il m'est impossible de descendre de cette tribune sans avoir rendu hommage à ceux qui furent les initiateurs et les metteurs en œuvre de l'immense tâche qui s'achève à ce moment. Je veux parler de Gambetta, de celui qui, défendant le territoire dans des conditions où la victoire était impossible, n'a jamais désespéré... » Voici le président du Conseil au pied du monument que la reconnaissance publique a élevé au grand tribun, place du Carrousel, dans le jardin des Tuileries. L'histoire réunira ces deux grands hommes, Gambetta et Clemenceau, dans un même tribut d'admiration.

La Science pittoresque

COMMENT RECONNAITRE LA FRAICHEUR DES ŒUFS

Officiellement, on « mire » les œufs pour reconnaître s'ils sont frais ou gâtés. Le moyen est bon, mais le plus souvent, dans les ménages, on se contente de les plonger dans de l'eau : s'ils tombent au fond, ils sont frais; s'ils suragent, ils sont vieux. Cela se comprend aisément, puisque les œufs frais sont toujours presque entièrement pleins, tandis que dans les autres il s'est produit un vide par suite de l'évaporation de l'eau qu'ils contiennent. Plus l'œuf est anciennement pondu, plus le vide est grand et par conséquent plus l'œuf est léger.



Œuf frais. Œuf ancien.

On peut très bien déterminer l'âge d'un œuf en utilisant le petit appareil que nous allons décrire, sorte d'aéromètre constitué par un tube d'aluminium fermé à sa partie supérieure et ouvert en entonnoir à l'autre extrémité. L'entonnoir est muni de deux fils métalliques formant ressort (voyez la figure) entre lesquels on maintient l'œuf.

Si nous expérimentons sur l'appareil un œuf du jour, il descendra dans l'eau en entraînant le tube d'aluminium jusqu'à ce que la pression de l'air contenu dans le tube détermine la zone d'équilibre. On tracera un trait sur le métal au niveau de l'eau et on aura un premier repère. Un œuf de huit jours descendra un peu moins, il nous donnera une nouvelle graduation; un autre de quinze jours une autre graduation encore, et ainsi de suite.

On peut donc tracer, sur le tube d'aluminium, une échelle des temps qui permettra de déterminer, à quelques jours près, l'âge de n'importe quel œuf. Voilà, n'est-il pas vrai, une petite invention bien pratique.

UNE MACHINE A COUPER LES PLAQUES DE BLINDAGE

On connaît la brillante carrière des chalumeaux-coupeurs de tôles et de plaques de blindage. En un rien de temps, la flamme oxy-acétylénique taille dans un bloc d'acier de 30, 40 et même 60 centimètres d'épaisseur, une ligne droite ou courbe qui sépare le bloc avec autant de netteté qu'un fil entaille une motte de beurre!

On avait reconnu, depuis longtemps, que la main de l'ouvrier

a besoin d'être guidée pour obtenir une coupe très régulière qui évitera par la suite d'importants travaux d'usinage. Les chalumeaux-coupeurs ont été alors accompagnés de galets de roulement, de guides, de règles et de gabarits donnant la direction et permettant de réaliser une coupe plus franche que lorsque la main de l'ouvrier est abandonnée à elle-même.

Puis des machines sont intervenues pour maintenir le chalumeau lui-même au-dessus de la masse d'acier et lui imprimer, en cours de travail, tous les mouvements nécessités par les opérations de coupe. On a obtenu ainsi des surfaces de coupe très franches qui dispensent souvent de tout usinage ultérieur.

Le coupage des tôles et surtout des plaques de blindage s'attaquant à des épaisseurs de plus en plus grandes, il a fallu modifier les machines pour en obtenir encore de meilleurs rendements. Celle que représente notre photographie, en usage au Creusot, imaginée par la Soudure autogène française, comporte tous les perfectionnements désirables.

Le chalumeau-coupeur, accompagné de ses différents organes de réglage, est placé sous une sorte de poutre de 10 mètres de longueur qui lui sert de directrice et qui peut elle-même être dirigée dans tous les sens selon les besoins de la coupe. Le mouvement d'avancement du chalumeau est imprimé à l'appareil par l'intermédiaire d'un dispositif actionné par l'air comprimé. En quelques minutes des plaques de blindage de 60 centimètres d'épaisseur sont « débitées » aussi correctement que le ferait une scie et suivant des directions quelconques. C'est un beau progrès que la guerre a mis en valeur.

LA SCULPTURE PAR LA PHOTOGRAPHIE

Un inventeur américain, M. John Hammond-Smith, d'Alleghany, a imaginé un curieux procédé photographique pour venir en aide aux sculpteurs.



Photographie du sujet pendant la projection de l'écran.

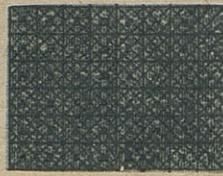
Le procédé qui rend l'artiste indépendant du modèle, se prête également à l'exécution en marbre d'une maquette, à une échelle agrandie ou réduite.

Plusieurs appareils dits « chambres-projecteurs » entourent l'objet : on met au point comme dans la photographie ordinaire, puis on ajuste les chambres de façon à faire coïncider leurs axes optiques sur le sujet. Dans l'un des appareils on introduit un écran transparent (fig. 1) dont la surface est partagée en carrés A, B, C, D, etc., chacun de ces carrés étant encore divisé par deux systèmes de lignes obliques et enfin

par un réseau vertical pointillé. L'appareil à écran se comporte comme une lanterne de projection en projetant les lignes de l'écran sur l'objet; les autres chambres photographient purement et simplement le sujet avec ses lignes (fig. 2). On retire l'écran et on photographie une fois encore.



La sculpture obtenue.



L'écran projeté sur l'objet à sculpter.

Muni de tous ces documents, l'opérateur remet les plaques développées dans les chambres-projecteurs, puis place un bloc de marbre à la place du sujet. Les images photographiques normales et celle du réseau viennent se confondre sur le marbre et l'artiste peut travailler à peu près dans les mêmes conditions qu'un dessinateur calquant un dessin.

On réduit ou on agrandit la reproduction du modèle en agissant simplement sur la distance entre les appareils et le bloc de marbre.

LA GIRAFE ET LE CHEVAL

Les petits garçons d'aujourd'hui connaissent des embarras que nous ne soupçonnions pas autrefois. Nos premières leçons d'équitation nous ont laissé le souvenir — très agréable — d'un bon vieux cheval de bois que l'on faisait marcher en appuyant les pieds sur le sol.

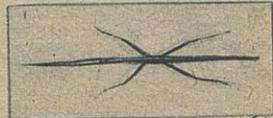


Le coursier du désert pour enfants.

Le cheval de bois moderne se présente sous un aspect plus fringant. Celui que construit M. des Loges est un beau cheval à balancière à allure terrible, avec lequel on peut presque courir sus aux Boches. Nous assistons à une sorte de régénération du cheval de bois, qui laisse ra loin en arrière les monotones confections de Thuringe. Mais que dire de la girafe, le coursier du désert, bien campée, bien allongée, et offrant au cavalier une selle très confortable malgré la descente un peu rapide de sa colonne vertébrale?

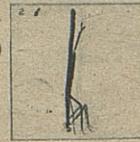
LES INSECTES QUI « FONT LE MORT »

Ecoutez l'histoire de cette espèce d'insectes que l'on nomme des phasmes et qui habitent les pays équatoriaux. Ce sont de vulgaires bâtonnets avec des pattes démesurément allongées, un corps qui n'en finit plus, bref des allumettes vivantes.



Le sommeil naturel.

Un savant de Péetrograd, Peter Schmidt, s'est amusé — naturellement — à étudier ces insectes. Il en a « cultivé » toute une famille dans un pot le fleurs et a constaté que la journée se passe pour ainsi dire complètement dans un sommeil naturel et dans une position invariable (fig. 1). La nuit, la famille s'agite. Tout le monde commence par se balancer sur ses pattes d'avant en arrière, d'arrière en avant, sans doute pour se donner de l'appétit. Ensuite on cherche la pitance à une allure parfois excessive.



1^{re} attitude.

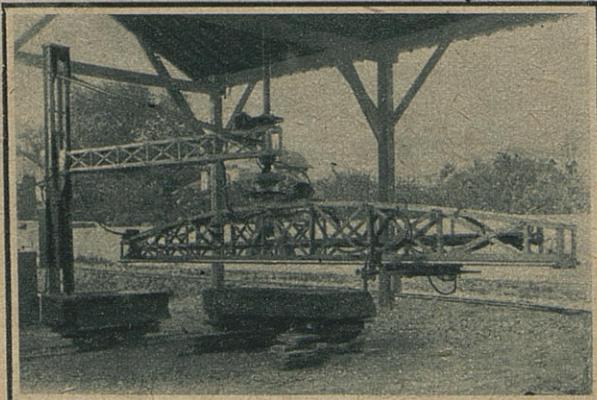
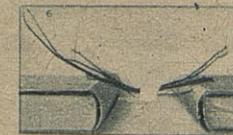
Le repas terminé, on s'endort de nouveau. Quelle belle existence!

Eh bien, ce sommeil n'a pas paru de bon aloi au Dr Schmidt. Il l'a étudié en cherchant à réveiller ces soi-disant dormeurs. A l'un il a relevé la tête, et cette tête est restée relevée pendant des heures. Il en a mis un autre sur le dos, un troisième sur la tête, le reste du corps vertical; un quatrième a été courbé

de manière à reposer seulement sur sa tête et sur sa queue; un cinquième a été allongé entre deux livres, et sur son corps, ainsi suspendu, de légères feuilles de papier disposées l'ont mis en arc de cercle. Eh bien, aucun de ces insectes ne s'est soucié des exercices que le savant lui faisait subir. Tous ont adopté purement et simplement la forme qui leur était imposée et aucun ne s'est éveillé.

Cela est curieux et le Dr Schmidt a conclu de ses expériences que ces insectes entraînent en catalepsie après leur repas. De là à essayer de les « endormir » lui-même il n'y avait qu'un pas, mais les animaux ont résisté au massage magnétique: ils ne se rendorment que si on les laisse tranquilles.

Schmidt (qui doit être maintenant un bolchevick) leur a coupé les antennes, les pattes, une partie du corps, pendant leur sommeil, sans qu'ils se réveillent.



La machine à couper les plaques en action.

LE MANGEUR DE CONVOIS

QUAND il pleut sur la Côte, la mer, le ciel, les maisons, la lande et les Bretons s'uniformisent dans une sorte de mélancolie que l'on subit avec un plaisir amer. Toutefois, il ne faudrait pas qu'un étranger au pays, avec un costume de ville, une silhouette de plage mondaine, vienne déparer cette harmonie par sa présence. C'est par ce temps que la Côte se révèle à ceux qui ne demandent que de la comprendre et qui, pour cette initiation, n'hésitent pas à s'établir dans une auberge sans confort où l'on respire l'abominable odeur des tas de goémons, les relents de la sardinerie et l'aigre parfum de la soue où le cochon s'irrite.

Ce jour de septembre, l'eau ruisselait sur les roches de la Côte et le sémaphore avait hissé à son mât le cône indiquant une tempête au sud.

Au large, la mer fuyait jusqu'à l'horizon où elle rejoignait insensiblement le ciel d'étain.



SUR LA TERRASSE, NOUS ÉTIONS QUELQUES COMPAGNONS DE FORTUNE DIVERSE.

Les barques rentraient une à une, doublaient la jetée, amenaient leurs voiles, jetaient l'ancre avec un grand bruit de chaîne raclant du bois.

Sur la terrasse de la petite auberge dominant la mer et la rivière où les bateaux se mettaient à l'abri, nous étions quelques compagnons de fortune diverse : un douanier, Benjamin qui n'était pas sorti pour relever ses casiers à homards, et un peintre. Déjà les équipages, amenés à terre par leurs petits canots qu'un mousse dirigeait à la godille, débarquaient à la cale avec le poisson : des sardines si fraîches qu'elles semblaient friables comme le verre, et des maquereaux. Ils avaient aussi des macreuses attrapées à la ligne, qu'un mousse tenait par les ailes et qui déchiraient la désolation calme de leurs cris de chère désespérée.

Alors le grand Yves, le patron de la *Radegonde*, renversa ses paniers de poissons sur le plancher de la terrasse et fit les parts avec équité. Depuis la guerre, il ne gardait pour lui ni la part du bateau, ni la part des filets. Dans la cuisine de l'hôtel, les cotriades (soupe aux poissons) fumaient au feu de bois et des enfants gourmands surveillaient les tourteaux et les araignées de mer empilés sur des braises ardentes qui les cuisaient à petit feu.

Sur la terrasse le partage de la pêche se terminait. Et l'eau ne cessait de ruisseler sur les cirés jaune clair, cascades de pierre qui descendaient à la cale. Un peu de brise faisait danser les barques où la grande voile rouge pliée en forme de tente sur le gui servait d'abri contre l'humidité incessante du ciel.

— Tiens, fit l'un de nous, voilà le convoi. C'est un beau convoi... Il y en a un... deux... quatre... six... huit... dix...

J'ai vu.



LE GRAND YVES, LE PATRON DE LA *Radegonde*, RENVERSA SES PANIERS DE POISSONS.

Nous tournâmes les yeux, machinalement, vers le large où l'île de G... apparaissait un peu plus grise sur le ciel gris.

— Il y en a vingt et un.

Dans ce coin perdu de la Bretagne, la monotonie de la journée n'était coupée que par le passage des convois. On comptait les bateaux ; on identifiait les patrouilleurs, les contre-torpilleurs et un petit yacht américain peint à la manière d'un tableau cubiste.

Etsoudain Benjamin, levant les bras au ciel, cria de toutes ses forces : « Manich'Dou, manich'Dou ! Un torpillage ! »

Au même instant une colonne de fumée, qui semblait provenir de la chaufferie du quatrième cargo, monta dans la pluie. Une détonation ouatée éclata à nos oreilles. Les cargos continuèrent leur route comme le règlement l'exigeait, mais en se rapprochant le plus possible de la terre. Bientôt le navire torpillé donna de la bande par tribord, puis l'arrière s'enfonça et l'étrave se dressa vers le ciel. Les patrouilleurs s'affairaient et les canots descendus à la mer paraissaient extraordinairement petits.

Tout le village se tenait maintenant sur la jetée, sur la terrasse où nous étions et sur la côte devant la sardinerie. Des femmes tendirent le poing vers la mer : « On gast ! criaient-elles. Bandits ! voleurs ! assassins ! salops ! deber-convois ! (1). »

Une vieille, grande et sèche, la figure durcie, regardait avec une lorgnette. Les ailes de sa coiffe blanche battaient au vent comme des ailes de mouettes.

— Ma Dou ! Ma Dou !

D'autres femmes se lamentaient. Et le navire coula... Il ne resta plus rien sur l'eau. Les patrouilleurs chassaient au large et le convoi était passé. Quelques cargos retardataires s'essouffaient, fumaient encore vers l'île de G...

(1) Mangeur de convois, sous-marin.



UNE VIEILLE, GRANDE ET SÈCHE, LA FIGURE DURCIE...

Tout le monde rentra dans l'auberge et l'on but du cidre et Benjamin dit en chantant ses phrases selon l'habitude du pays : « Un premier-maître retraité qui est pêcheur à M... a vu ce matin un sous-marin à un mille de la côte près du Cochon. Il a été faire son rapport à la mairie. On a dû prévenir, oui dame.

Puis la nuit vint. Toute la nuit on entendit claquer des sabots contre les marches de l'escalier qui descendait à la cale, car des villages, chacun venait voir une épave que la marée venait d'apporter : une jolie baleinière grise rivée en cuivre, sans avirons, avec une bouée de sauvetage portant le nom d'un navire anglais.

Combien de morts ? La torpille avait dû éclater dans la chaufferie. Mais les matelots du sémaphore ne voulurent rien dire.

Cependant le vieux Povate, qui a fait plusieurs fois le tour du monde soit sur l'Etat, soit sur des cargos, disait à table le lendemain :

— On gast ! Même quand la paix sera signée, correctement signée, je me demande comment qu'on recevra les matelots allemands quand ils aborderont chez nous, en Angleterre ou ailleurs. Oui, je me le demande et je ne voudrais pas être à leur place... non dame.

PIERRE MAC ORLAN.

QUESTIONS SOCIALES

UNE POLITIQUE COLONIALE

La séance consacrée par le Sénat à la politique coloniale d'après-guerre ne sera pas la dernière. La nomination de la commission d'études qui en a été la conclusion permettra, sans doute, à brève échéance, de nouveaux échanges de vues et d'idées. Il serait, à cet égard, souhaitable que, du fait de l'initiative gouvernementale ou de l'initiative parlementaire, peu importe, ou des deux conjuguées, un projet soit à bref délai déposé sur le bureau de la Chambre des députés, projet qui mettrait à la disposition du gouvernement, pour la mise en valeur immédiate des colonies, plusieurs centaines de millions. Sous quelle forme ? Deux, *a priori*, peuvent être considérées comme pratiques, soit un compte d'avances comme celui qui fonctionne au Ravitaillement et qui permet à ce département ministériel d'effectuer ses approvisionnements, notamment en sucre et en farine, et de maintenir (en fonctionnant à perte) des prix raisonnables, soit — et je préférerais cette seconde solution — une caisse économique des colonies pourvue de cette grosse dotation et dans laquelle l'Etat puiserait, sous certaines garanties à fixer, pour la mise en train des grosses affaires à créer aux colonies, le contrôle des achats, la répartition des matières premières et l'élaboration du programme d'outillage public des colonies. L'utilité d'une semblable création ? Elle n'est pas discutable pour quiconque sait : 1° combien l'initiative privée française est timorée, voit petit et se décide difficilement à aventurer ses capitaux. Dès qu'il ne s'agit pas de mines d'or au Kamtchatka ou en Patagonie, elle ne sait rien risquer ; 2° combien la procédure parlementaire est lente et fournie en obstacles de toute nature quand il s'agit d'un concours financier gouvernemental à apporter à une affaire commerciale, cette affaire présentât-elle les plus sûres garanties.

La réglementation stricte et sans souplesse qui étroit nos colonies comme la métropole, réglementation soupçonneuse et défiante, ne s'est pas encore haussée aux nécessités des affaires modernes et c'est ainsi que n'est encore ni organisée ni prévue la participation aux bénéfices de l'Etat ou des colonies aux grandes entreprises d'intérêt général. La caisse économique des colonies à créer ferait face à ces lacunes. Avec tous les contrôles de rigueur et toutes les possibilités de vérification à la fois par le Parlement et ses commissions, le gouvernement et les compétences du commerce et de l'industrie, elle constituerait le réservoir où puiser pour toutes les entreprises de grande urgence et d'incontestable utilité qui conditionnent cette mise en valeur des colonies dont on parle à tort et à travers sans en prévoir les voies et moyens,

paralysées que sont les initiatives entre une initiative privée timide et un gouvernement paralysé par l'arsenal des lois et des décrets restrictifs.

Oui, quelques centaines de millions sont nécessaires. On criera peut-être à la folie. Hélas ! ce sont les sages qui sont souvent les fous ! Quelques centaines de millions pour nos colonies ! C'est trop, prétendra-t-on, surtout dans les circonstances actuelles.

Très justement, le ministre des Colonies a constaté, le 9 juillet dernier, au Sénat, « que tout ce qui avait été fait jusqu'ici aux colonies ne l'avait pas été dans un esprit assez large. Notre grande faute, à nous Français, c'est d'avoir vu toujours trop petit et d'avoir laissé les événements dépasser nos prévisions ». Rien n'est plus vrai : l'heure a sonné de voir grand et de semer largement, si l'on veut une belle récolte. Souhaitons que le Parlement consente à nos colonies l'avance (que l'avenir remboursera au centuple) qui leur est nécessaire pour remplir l'office de ravitaillement général de la métropole. Souhaitons également que cette avance, si elle est consentie, le soit sur un programme fortement établi et que ne soient point renouvelées les erreurs du grand programme de travaux publics Freycinet qui pourvut la France de vingt petits ports médiocrement outillés, au lieu de deux ou trois grands ports en état de concurrencer heureusement les places rivales d'Anvers, de Brême et de Hambourg.

CARL SIGER.

LA T. S. F. PENDANT LA GUERRE

On connaît le principe sur lequel repose la télégraphie sans fil, c'est-à-dire l'envoi et la réception, à travers l'espace, des vibrations ou oscillations électriques.

Quand on pince la corde d'une harpe, les vibrations de cette corde produisent une onde sonore qui va, à une certaine distance, impressionner l'oreille des personnes présentes. Si l'on remplace les cordes de la harpe par des fils métalliques convenablement disposés et formant ce qu'on appelle une antenne, si l'on envoie dans ces fils de l'électricité sous une certaine forme, on détermine dans l'antenne des « oscillations électriques » ne se traduisant point par un déplacement du fil analogue à la vibration de la corde musicale, mais produisant des ondes hertziennes qui se déplacent dans l'espace avec une très grande rapidité (300 000 kilomètres par seconde) à l'instar des ondes sonores, ou comme les ondes circulaires que produit la chute d'une pierre à la surface d'une eau tranquille.

Ces vibrations ou oscillations peuvent être reçues — jusqu'à plus de 10 000 kilomètres, suivant les appareils — par une antenne réceptrice convenablement accordée. L'envoi de séries longues ou courtes d'ondes électriques détermine, au poste récepteur, les traits et les points usités dans l'alphabet Morse et qu'un dispositif spécial permet de recevoir, au son, dans un appareil téléphonique approprié.

C'est depuis une vingtaine d'années seulement que la T. S. F. est véritablement entrée dans le domaine pratique. En 1895, poursuivant les magnifiques travaux du grand Français Branly, le savant italien Marconi, émettant des signaux dans le jardin de son père, à Bologne, au moyen d'une bobine de Ruhmkorff, parvenait à franchir quelques centaines de mètres. En 1901, la télégraphie sans fil était déjà suffisamment développée pour que quelques

signaux partis de Poldhu, en Angleterre, pussent être perçus à Terre-Neuve, par delà l'Atlantique. En 1907, la mise en service, par la Compagnie Marconi, des stations de Clifden, en Irlande, et de Glace Bay, au Canada, inaugurait la première des radio-communications transocéaniques.

Parallèlement à ces résultats remarquables, l'emploi de la T. S. F. se développait dans l'armée et la marine française et, pendant la campagne du Maroc, notamment, rendait des services éminents. Le service de la radiotélégraphie militaire comprenait, au mois de juillet 1914, une dizaine d'officiers et quelques centaines de sapeurs exploitant quarante à cinquante postes radio-automobiles affectés aux Q. G. d'armée et de corps d'armée. Il est devenu aujourd'hui une organisation extrêmement puissante, assurant un système de liaisons complet qui sur terre s'étend sans discontinuité depuis le G. Q. G. jusqu'aux chefs de bataillons d'infanterie et, dans les airs, établit les liaisons de milliers d'avions avec le sol.

Un coup d'œil jeté sur les divers services assurés par notre T. S. F. militaire permettra de se rendre compte de l'importance et de la

Le savant français Branly

qui mit au point la T.S.F.



LES PRINCIPAUX CENTRES DE T.S.F. : RÉSEAU FRANÇAIS, TOUR EIFFEL ET

CENTRE DE LYON, ET RÉSEAU DE L'AMIRAUTÉ BRITANNIQUE.

Marconi, l'inventeur de la T. S. F.

variété des renseignements qu'elle fournit à nos troupes.

LIAISONS DE COMMANDEMENT

Au réseau téléphonique qui relie les divers états-majors et les multiples éléments d'armée, de corps d'armée, de division, est juxtaposé un réseau de T. S. F. qui permet en toutes circonstances de rétablir les liaisons quand, pour une cause quelconque (avance rapide, bombardement violent), le téléphone ne fonctionne plus.

A chaque échelon de commandement correspond un poste d'un type approprié, comme poids, facilités de transport et portée utile, aux conditions dans lesquelles il devra fonctionner.

Le colonel d'infanterie qui vit dans un P. C. étroit et qui, les jours de bataille, se déplace fréquemment, dispose d'un poste léger porté à bras d'homme, dont le fonctionnement est assuré par quelques accumulateurs et une antenne basse peu vulnérable et peu repérable.

Les échelons supérieurs sont munis de postes plus volumineux, mais plus perfectionnés, qui sont installés sur voitures légères ou sur camionnettes automobiles.

LIAISONS RADIO-AÉRIENNES

L'avion porte un observateur qui, suivant sa mission, renseigne le commandement ou l'artillerie. Pour que ses observations soient utiles, il y a un intérêt capital à ce qu'elles soient immédiatement transmises au sol.

Les divers procédés connus ou essayés avant la guerre, évolutions, fusées, cartons lestés, ont fait place à la T. S. F. d'une manière presque complète, depuis que les appareils radio-télégraphiques aériens ont été mis au point pendant les premiers mois de la guerre par le service de la T. S. F. français, à qui revient l'honneur d'avoir, dès le mois de novembre 1914, mis sur pied une organisation radio-aérienne complète.

L'avance acquise dès le début par les armées de l'Entente dans ce domaine s'est toujours maintenue depuis, et les Allemands, dont les premiers essais de T. S. F. sur avions remontent au mois d'avril 1915, n'ont jamais su tirer de leurs liaisons radio-aériennes un rendement comparable à celui que nous obtenons couramment.

La maîtrise de nos observateurs, de nos artilleurs et de nos radio-télégraphistes en matière de liaisons radio-aériennes entre pour une part importante dans la supériorité indiscutée de l'artillerie française.

L'avion équipé en T. S. F. porte sur une aile ou sur le train d'atterrissage un petit alternateur fuselé. Un moulinet de bois tournant sous l'action du vent de l'avion imprime à l'alternateur une vitesse de 4 à 5 000 tours par minute.

L'observateur déroule, une fois en l'air, un fil métallique de 60 à 80 mètres, lesté par une olive de plomb, qui constitue l'antenne. Un manipulateur, un transformateur et quelques appareils de mesure complètent le poste. Tout est prévu pour que la manœuvre des appareils soit aussi simple que possible et pour que l'équipement de T. S. F. ne gêne en rien la manœuvre des mitrailleuses.

MÉTÉOROLOGIE ET SERVICE DE L'HEURE

Les unités d'aérostiers chargées des ballons d'observation et un grand nombre d'unités d'artillerie ont besoin de connaître à tout instant certaines données météorologiques, telles que la force et la direction

du vent à différentes hauteurs, la valeur exacte de la pression barométrique, etc.

Ces renseignements sont établis par des stations météorologiques échelonnées le long du front, qui passent périodiquement par T. S. F. un message donnant tous les résultats qui intéressent l'artillerie et les ballons.

L'heure exacte, dont chacun sait l'importance capitale pour le déclenchement des attaques ou l'exécution de certains tirs, est reçue de la même manière par les multiples antennes du front, soit au moyen des signaux de la Tour Eiffel, soit par des signaux horaires spéciaux émis par les postes météorologiques du front.

Un des gros attraits des postes de T. S. F. du front, c'est qu'ils permettent à leurs possesseurs de recevoir les communiqués et les messages de propagande.

Tel officier d'infanterie ou d'artillerie qui, au début, n'avait pas vu d'un très bon œil l'installation à son P. C. de la T. S. F. et des perches en bambou nécessaires à l'antenne, bambous dont l'utilité lui paraissait secondaire en comparaison des facilités de repérage qu'ils fournissent aux observatoires ennemis, a changé de sentiment à l'égard de la T. S. F. depuis que, chaque jour, son sapeur lui apporte, à la minute même où il vient d'être passé par la Tour Eiffel, le communiqué français.

(A suivre.)

J'ai vu

DANS LILLE ET.

CAMBRAI RECONQUIS



Les premiers soldats anglais entrant à Lille.



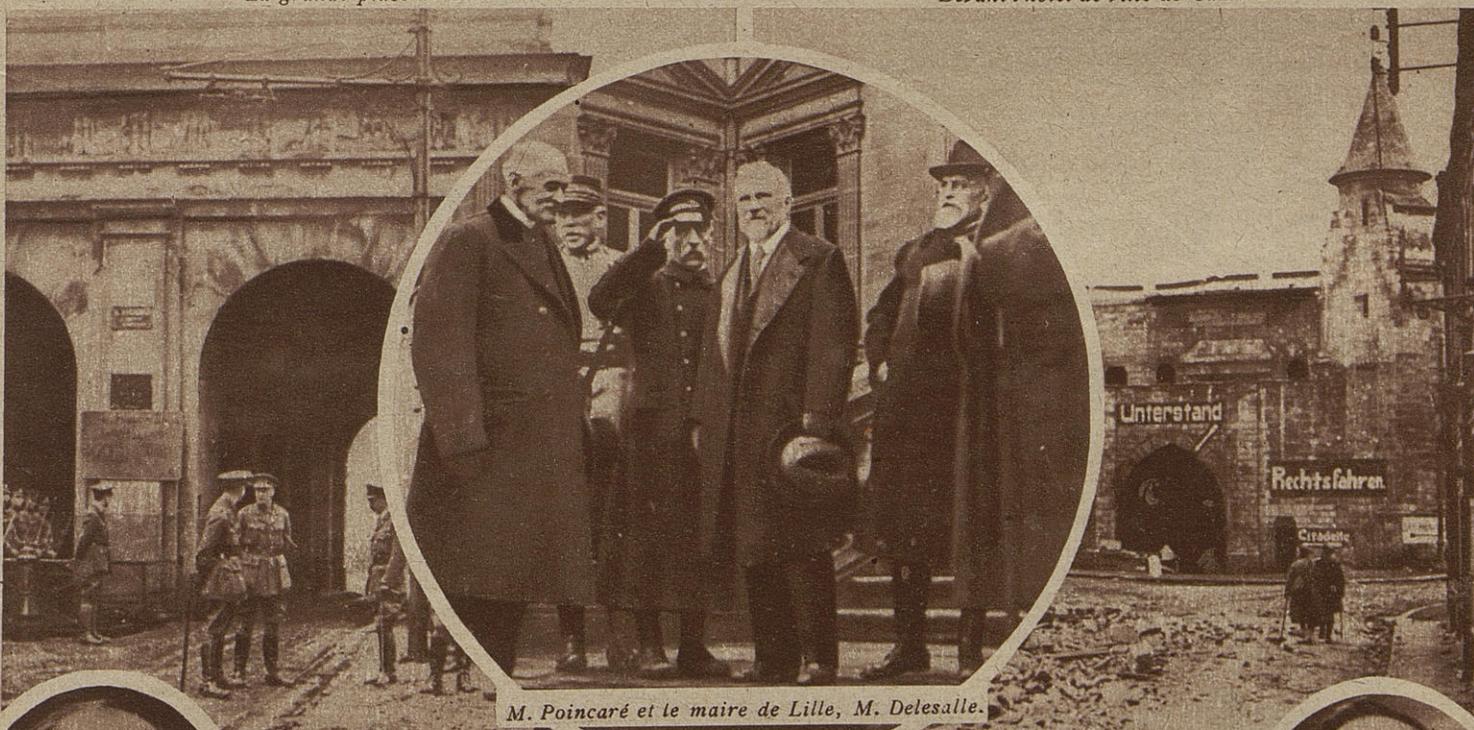
La municipalité de Douai devant son hôtel de ville.



La grande place de Lille.



Devant l'hôtel de ville de Cambrai.



M. Poincaré et le maire de Lille, M. Delesalle.

La Kommandantur de Cambrai après l'évacuation.

Vue des portes de Lille.



Le député Durre, tué à Valenciennes.



Le député Melin, blessé à Valenciennes.

Donai, Cambrai, Valenciennes, Lille, Roubaix, Tourcoing, toutes ces grandes villes du Nord de la France ont été libérées presque simultanément de la présence de l'envahisseur qui les souillait depuis quatre ans. Si Douai et Cambrai ont été pillées et incendiées par les Boches, Lille au contraire est presque intact. Les Allemands n'escomptaient-ils pas en effet conserver pour eux cette riche cité industrielle, et c'est pour cela qu'ils l'avaient respectée. L'attaque foudroyante de l'armée anglaise les empêcha d'obéir à leurs ordres de destruction, et deux cent mille Lillois, fous de joie, accueillirent les soldats anglais qui pénétrèrent les premiers dans la ville.

J'ai vu.
LA GALERIE DES VAINCUS



Voici, groupés dans un document unique, tous ces chefs militaires dont l'Allemagne était si fière et qui doivent aujourd'hui subir la loi du vainqueur et s'humilier devant nos

armées triomphantes. Ce sont : au centre : l'empereur; au premier rang de gauche à droite : prince Ruprecht de Bavière, le duc Albrecht de Wurtemberg, le général von Klück, le gé-

ral von Emmich, le général von Haeseler, le général Hindenburg, l'amiral von Tirpitz; au second rang, debout : général von Bülow, général Mackensen, général von Moltke, le kron-

prinz, général von François, général Ludendorff, général von Falkenhayn, général von Einem, général von Beseler, le chancelier de Bethmann-Holweg, le général von Heering.

J'ai vu.
 AU PAYS NATAL DU MARÉCHAL FOCH



La maison natale, à Tarbes, 43, rue Saint-Louis.



Le vieux lycée national à Tarbes.



Ferdinand Foch
à dix ans.



Une chapellerie de Tarbes
expose le portrait du maréchal.

C'est au maréchal Foch seul — M. Clemenceau l'a déclaré nettement l'autre jour devant la Chambre — qu'appartenait le droit de répondre aux parlementaires allemands qui désiraient connaître les conditions de l'armistice. On sait que l'illustre soldat, entre les mains duquel sont désormais les destinées du monde entier et qui pourra décider de la paix ou de la guerre, est né le 2 octobre 1851 à Tarbes où l'on montre la vieille maison où il vint au monde, près du

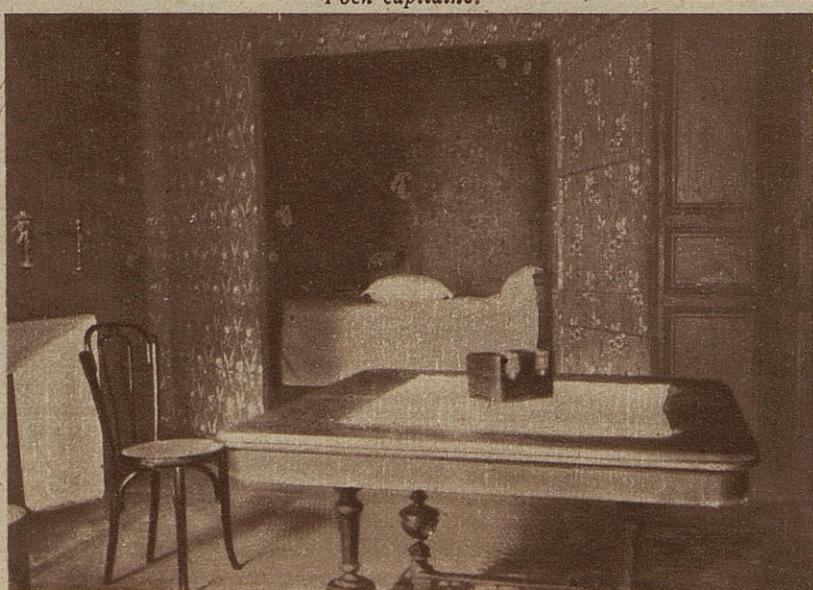


Foch capitaine.



La maison de famille
à Valentine.

lycée où il commença ses études. Son père était secrétaire général de la préfecture des Hautes-Pyrénées, mais sa famille était originaire d'un bourg de la Haute-Garonne, Valentine, près de Saint-Gaudens. Si les Tarbais sont fiers d'avoir pour compatriote le grand maréchal, les habitants de Valentine revendiquent à juste titre l'honneur de l'avoir vu enfant, venir passer toutes ses vacances au logis de son grand-père Dominique, un Valentinois de vieille souche.



La chambre où est né le maréchal.

LE SECRET DE BRANDT, L'ESPION ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT DE DOUGLAS NEWTON (adapté et traduit de l'anglais par Albert Houlgard)

CHAPITRE XVII

Lorsque, le lendemain, Philipp pénétra dans la salle à manger de Thorold, il lui dit, en lui remettant le papier de Brandt qu'il avait emporté la veille au soir :

— Reprenez-le maintenant, Jimmy. Je dois passer chez moi pour dix minutes.

L'infirmière et le chimiste ne purent s'empêcher d'admirer leur jeune ami. Alors que tous les deux demeureraient encore sous la pénible impression du drame de la soirée précédente, Philipp, lui, était aussi dispos, aussi guilleret que si, après un bal, il devait assister le jour même à une garden-party. C'était tout de même un type renversant !

— Mais vous ne venez donc pas de chez vous ? demanda Thorold ?

— Il ne s'agit pas de mon logement d'ici, mais de celui de Londres.

— Est-il donc survenu quelque chose de nouveau ? interrogea Cecily.

— Rien du tout. Et de votre côté ? La nuit a été bonne ? Allons ! j'en suis heureux ! Il faut que j'aie jeter un coup d'œil sur mes tranchées et je reviens. Je serai là vers cinq heures. Et...

— Et quoi ?

— Je pense qu'il vaudrait mieux que je prenne votre Napier.

— Ma voiture... trop aimable, Philipp ! Ne vous gênez pas.

— Je n'aime pas perdre de vue cette excellente machine quand je sens des Allemands qui rôdent autour. D'autre part, un voyage en chemin de fer

peut donner lieu à des accidents, qui vous laisseraient sans nouvelles de moi. Et puis, enfin, je l'aime, votre voiture, na !

— Il y a quelque chose là-dessous ! Quoi ? Hier vous avez laissé entendre qu'il y avait peut-être dans le papier de Brandt la perspective d'une solution. Vous avez conservé ce document toute la nuit. Maintenant vous ne nous dites rien de nouveau ; mais vous allez à Londres pour 10 minutes. Avez-vous découvert quelque chose dans le papier de Brandt, Philipp ?

— C'est dans le but précisément de trouver quelque chose que je me rends à Londres pour 10 minutes.

— Est-ce tout ce que vous avez à nous communiquer ?

— C'est tout. Il se peut même que j'aie quelque chose de nouveau, ce soir, à cinq heures. Dans l'intérêt de votre doux optimisme, pourquoi ne pas laisser dormir tout cela jusqu'à l'heure du thé ? Ce breuvage nous consolera de nos déceptions, si déceptions il y a.

Sur ce, Philipp partit pour Londres, avec la Napier et Budd.

Thorold et Cecily décidèrent, eux, qu'ils demeureraient ensemble à la maison, en



FAUT-IL DIRE « PEUT-ÊTRE » ? DEMANDA-T-ELLE TENDREMENT.

attendant le retour du lieutenant. Le vaste laboratoire était une plaisante retraite ; pour-quoi la quitteraient-ils ? Sortir, d'ailleurs, pouvait être dangereux et puis, il ne leur déplaisait point de rester en tête sans crainte des fâcheux. A dire vrai, bien qu'ils ne se l'avouassent pas, c'était cela surtout, plus que la bande des espions allemands, qui les retenait *at home*.

Causant tantôt assis, tantôt déambulant à travers la vaste pièce, tous deux s'entretenaient de l'importance et de l'utilité des sciences chimiques. Jusqu'à présent Thorold ne s'était pas clairement rendu compte de la grandeur et de la noblesse de sa profession ; c'est le cas des professionnels en général. Mais il fut lyrique pour célébrer les merveilles de cette science qui peut faire sortir d'un peu de fluide, d'une éprouvette de cristal, d'un tube de liquide coloré, les éléments suffisants pour supprimer brutalement des milliers et des milliers d'individus, pour prolonger l'existence d'une multitude d'êtres, pour donner l'essor à une industrie puissante, pour procurer les moyens de combattre victorieusement les bacilles morbides, les germes nocifs et tous les mystérieux ennemis de l'homme.

C'était l'avis de Cecily qui trouvait que l'émotion et l'enthousiasme donnaient au

visage de Thorold une beauté et une noblesse plus grande et communiquaient à ses yeux une flamme héroïque. Elle était femme et ne savait rester indifférente à tout ce qui paraît celui qu'elle chérissait déjà depuis le jour où ils s'étaient rencontrés pour la première fois.

Quant à Thorold, la présence de Cecily le remplissait de joie. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer sa grâce légère, son élégance, le galbe de son corps délicat. L'esprit de la jeune fille ne le ravissait pas moins que la pureté de son teint. Si Cecily avait pu dire que le laboratoire était bien son cadre, à lui, il pensait de son côté qu'il était impossible de concevoir un être et une âme mieux à leur place chez lui. Elle se promenait dans la vaste pièce, telle une déesse dans son temple familial.

— Miss Cecily, dit le chimiste, ce décor semble avoir été fait pour vous.

— Mais c'est ce que j'ai déjà dit de vous-même.

— C'est qu'il y a entre nous de l'affinité, peut-être !

Thorold posa ses yeux clairs sur la jeune fille : avec son fin menton, la courbe adorable de sa gorge, elle était décidément exquise. Elle, à son tour, regarda son ami, un peu confuse, mais très brave tout de même.

— Faut-il dire « peut-être » ? demanda-t-elle tendrement.

— Vous plairait-il que cette demeure fût à vous, à vous seule ?

— C'est la vôtre...

— La nôtre, voulez-vous ?

L'infirmière rougit un peu, puis, mettant la main sur l'épaule de Thorold :

— La nôtre... oui... toujours, murmura-t-elle, tandis que le chimiste lui baisait la main.

— C'est toujours ainsi : affinités de home, affinités d'âmes, ces deux choses ne se séparent jamais.

— Pourquoi les séparer, en effet ? J'aime cette demeure !

— Et le propriétaire ?

— On ne sépare pas ce qui se ressemble, dit la jeune fille en riant. Cette pièce et vous, cela ne fait qu'un... j'aime l'une...

— Cette parole vaut un baiser, dit Thorold qui en reçut quelques-uns en échange.

Et quand Philipp, revenu de Londres, fit son entrée à cinq heures, pour le thé, ils étaient fiancés l'un à l'autre. L'officier d'ailleurs n'eut pas l'air de s'apercevoir que quelque chose de nouveau s'était passé entre eux. Peut-être, au fait, n'y avait-il rien de bien particulièrement nouveau. Le lieutenant avait toujours eu des yeux... pour voir !

CHAPITRE XVIII

Thorold, qui, à présent, ne se sentait plus aucune raison d'être pessimiste, accueillit son ami fort gaiement.

(1) La première partie de ce roman a paru dans le n° 179.

J'ai vu.



NON. NON. TROIS FOIS NON, MON VIEUX, MON TRÈS
CHER JIMMY.

— Eh bien ! mon très brillant officier d'état-major, lui demanda-t-il, avez-vous solutionné toutes les difficultés ? Etes-vous maintenant en état de nous révéler où se trouve caché le trésor allemand d'un demi-million de livres ?

Philipp leva en un geste indigné sa main admirablement soignée par la manucure.

— Non, non, trois fois non, mon vieux, mon très cher Jimmy ! Ce n'est pas ainsi que vous auriez dû agir. Avec votre manie de précipiter les choses, vous risquez de déchirer la fine trame que je me suis donné tant de peine à tisser. Vraiment, vous me rappelez trop *Watson*, l'homme à la tête de bois. A peine suis-je arrivé que vous me débitez ce petit discours : « Mon brave *Sherlock*, j'avoue

qu'ayant tourné et retourné tous les faits de cette mystérieuse affaire dans le silence de mon réservoir à odeurs, je me sens incapable d'y voir goutte. Je me sens absolument impuissant et j'ai recours à vos lumières ». Puis, cela dit, vous vous plongez désespérément dans votre excellent fauteuil et vous attendez que je vous dise votre bonne aventure et le nombre des assassins, en consultant la cendre de votre cigare et la poussière de vos chaussures.

— Tout ceci veut dire sans doute que Philipp désire commencer son récit par le commencement !

L'officier se leva et, tenant la main de l'infirmière :

— Je vous remercie de tout mon cœur, Cecily, lui dit-il. Vous venez de rendre un précieux service à mon excellent ami. Maintenant il y voit clair. Vous avez réveillé son esprit paresseux.

Le chimiste rit de bon cœur à cette sortie du jeune homme, puis, reprenant son sérieux, il avoua :

— A dire vrai, mon bon ami, nous sommes très anxieux de savoir comment nous pourrions battre ces sales Boches. Dites-nous donc ce que vous pensez à cet égard — en commençant, si vous le voulez, par le commencement !

— C'est ce que je vais faire ! De prime abord nous avons cru, qu'en perdant les plans nous avions vu s'évanouir toutes nos chances de découvrir le fameux trésor. Mais les Allemands se sont appliqués à nous démontrer notre erreur. Au lieu de nous laisser tranquillement pleurer notre déconvenue, ils ont recommencé à nous créer des ennuis. Si ces tristes sires avaient voulu nous empêcher de leur mettre des bâtons dans les roues, soit en faisant intervenir l'autorité militaire, soit autrement, il leur était facile en somme de nous supprimer. Je vous ai déjà dit cela, je crois. Or, ils ne l'ont pas fait. D'autre part, ils nous ont prouvé que nous avions en notre possession quelque chose qui les tentait énormément. Comme il convient que vous soyez pleinement renseignés à cet égard, je vais vous donner de plus amples détails.

Philipp tendit la main et Thorold, interprétant son geste, lui remit le papier chiffré de Brandt.

— La seule chose que nous ayons en notre possession et qui puisse faire l'objet des convoitises allemandes, c'est, à coup sûr, ce petit papier. Nous savions, eux aussi, que nous avions perdu les plans nécessaires et que, par conséquent, il n'y avait plus pour nous rien à espérer. Ils savaient, nous aussi, qu'il leur était possible, à eux, de faire venir de Rotterdam les duplicatas de ces fameux plans, alors que cette ressource nous manquait absolument. Pourtant ils ont persisté âprement dans leurs efforts pour s'approprier ce papier... intact. J'insiste sur le mot « intact ».

Et, levant un doigt, Philipp ajouta :
— Premier point acquis : il leur faut ce papier... et en bon état.

Deuxième point... Quel est-il ? Voyons ! Et il leva un deuxième doigt.

— Négligeant toutes considérations à côté, nous devons admettre que si les espions désirent tant s'emparer du document de Brandt, c'est que celui-ci contient quelque chose d'intéressant. Ils ne savent probablement pas exactement quoi ; mais ils sont tout de même suffisamment renseignés pour comprendre qu'il leur serait d'un grand secours de pouvoir étudier l'énigme qu'il contient. Ajoutons, en guise de post-scriptum, que la possession de ce document intact leur donnerait vraisemblablement le moyen de se passer des duplicatas des plans au cas où ceux-ci ne leur parviendraient pas.

Philipp interrompit là sa démonstration et, regardant ses amis :

— Mes déductions vous ont-elles convaincus ? leur demanda-t-il.

— Elles me paraissent fort logiques ! répondit Thorold.

— Alors je poursuis, reprit l'officier, en montrant un troisième doigt. Le troisième point devient évident. Il apparaît nettement que ce papier chiffré contient certaines indications qui peuvent nous conduire à la mystérieuse cachette où dorment cinq cent mille livres sterling en espèces monnayées et en lingots, sans parler des autres valeurs.

Philipp ouvrit, cette fois, sa main toute grande.

— Quatrième et cinquième points, non moins évidents que le précédent : d'abord, nous avons négligé ces indications au cours de nos premières lectures, ensuite nous avons à faire les efforts nécessaires pour découvrir ces indications et les interpréter. Je suppose que j'ai été parfaitement clair au cours de toute ma démonstration.

Ce fut Cecily qui répondit :

— Nous sommes restés suspendus à vos lèvres... et nous avons apprécié à sa valeur l'éloquente précision du conférencier.

— Trop aimable, miss Cecily, dit Philipp, qui se mit en devoir de déplier le papier. Essayons maintenant de pénétrer le mystère ! Voici le document, je vais vous le lire.

Cachette de guerre, en Angleterre
p. p. + 39 + 998352

Indications
pour trouver plans et renseignements utiles

et ainsi de suite. Je ne vous en lis pas davantage, vous connaissez le reste. D'ailleurs, si je ne me trompe, c'est dans cette manchette que gît le secret. L'un de vous deux y aperçoit-il quelque chose de nouveau ?

Cecily et Thorold s'approchèrent et, penchés sur l'épaule de l'officier, regardèrent le papier.

— Eh bien, Jimmy ?

— Je ne vois rien.

— Et vous, Cecily ?

— Il doit y avoir quelque chose, mais...

— Voilà une méprisable, basse, déplorable, laide et horrible parole, hélas ! bien féminine. Vous biaisez, Cecily ; vous êtes en ce moment le dindon de la fable !

L'infirmière hocha la tête.

— Pas du tout ! dit-elle. Une seule ligne ne me paraît pas claire ; celle-ci !

Et elle posa le doigt sur la ligne :

p. p. 3998352.

— Autrement dit, vous n'y voyez rien, constata Philipp.

— Peut-être ! J'avoue que ces signes n'ont pas de sens pour moi. En ont-ils pour vous ?

— Jimmy, demanda le lieutenant, que pensez-vous que signifie p. p. 3998352 ?

— A mon avis, c'est le langage chiffré ! répondit le chimiste. Peut-être l'index de ce papier, une référence à un folio, une liste ! Que sais-je ?

— Jimmy, vous le voyez, miss Cecily, a l'âme d'un bureaucrate.

— Est-ce lui, monsieur Mauwaring, qui a raison, ou moi ?

— Vous avez raison l'un et l'autre, répondit l'officier, toujours ironique.

— Extrêmement intéressant ce que vous venez de raconter, Philipp ! Continuez, je vous prie ! pressa le chimiste.

— Comme Cecily, je suis convaincu que cette ligne : p. p. 3998352, contient la clef de l'énigme. Pénétré comme vous, Jimmy, de l'esprit de méthode, j'ai tout de suite pensé que ces signes, que ces chiffres servaient d'index à une liste, à un dossier quelconque. 998352, voilà qui est bien administratif. Vous, ma chère amie, vous ignorez certainement comment procèdent nos grands services publics ! Aussi je tiens à vous dire que ces messieurs des bureaux sont convaincus que le meilleur moyen de dépister les ennemis du roi, c'est de se servir de numéros pour désigner les différents dossiers des affaires en cours. Et soyez persuadée qu'en ce nombre cabalistique : 998352, les fonctionnaires de Potsdam étaient convaincus qu'ils nous avaient roulés pour toujours.

— Mais où voulez-vous en venir, mon cher ? Expliquez-vous, expliquez-vous vite, interrompit le chimiste.

— J'ai passé ma nuit à étudier cette ligne cabalistique, sans en rien pouvoir tirer. J'étais désespéré, quand, tout à coup, je me suis souvenu...

— De quoi ?

— D'une carte !

Et Philipp tira de sa poche une carte, tachée, fripée et couverte de coups de crayon.

— Je me suis souvenu que certaines cartes, celles de l'Etat-major notamment, étaient coupées de lignes, tracées de bas en haut et de droite à gauche. En se croisant, ces lignes forment des petits carrés.

(A suivre.)

J'ai vu.

LES CONSÉQUENCES DE LA VICTOIRE ITALIENNE : L'ALLEMAGNE MENACÉE PAR LE SUD



La carte du nouveau front oriental allemand (d'après Excelsior).



Le généralissime italien Diaz, vainqueur des troupes autrichiennes.



LES PARLEMENTAIRES
A gauche : le G^{al} italien Badoglio.
A droite : le G^{al} autrichien von Verner.



Le général français Graziani.



Le général américain Treat.



Le général anglais de Cavan.



VUE GÉNÉRALE DU PORT DE TRIESTE

La capitulation des armées autrichiennes acculées à cette issue désespérée par l'éclatante victoire du général Diaz, crée un nouveau front à l'Allemagne : elle ouvre en effet aux Alliés les frontières de Bavière, de Saxe et de Silésie. Munich, Dresde et Breslau sont dès maintenant menacés. Toute l'armée italienne, les troupes de Franchet d'Esperey, les armées britanniques de Syrie et de Mésopotamie, les levées yougo-slaves et tchéco-slovaques, l'armée roumaine reformée, des contingents polonais marchent déjà sur ce nouveau front. Ils vont l'atteindre et c'est à court terme la capitulation de l'Allemagne, prise dans l'étau.



Le château del Buon Consiglio à Trente, où fut arboré le premier drapeau italien.



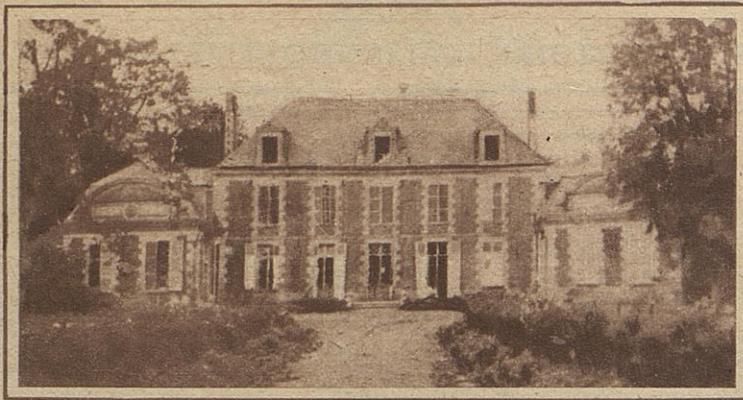
Dans Pola, le grand port de guerre autrichien occupé maintenant par les Yougo-slaves.

Ceux qu'un scrupule de justice ou la peur de haïr poussent encore à rejeter sur la guerre la responsabilité des dévastations allemandes devraient se rendre en Picardie, au petit hameau de Warvillers. Warvillers n'est pas détruit. Quelques obus ont, ici et là, fait tomber des tuiles ou un morceau de mur. Mais, dans l'ensemble, le village est debout et le château reste intact. La guerre, qui a couvert toute la contrée de ruines, a oublié ce coin-là.

Voici la grille ouverte sous les grands arbres et, au bout de l'allée droite, la paisible demeure Louis XIII. Une terrasse de deux marches, barrée d'une balustrade à vases de pierre, flanquée de pavillons bas aux frontons sculptés, rehausse de bonne grâce les lignes sévères de la façade et du toit mansardé. Le château paraît endormi dans son parc abandonné. Que le jardinier sarcle les allées, garnisse les corbeilles, ouvre les fenêtres, fasse un fort courant d'air, et le souvenir même des états-majors boches qui se succédèrent ici s'envolera dans la joie de la maison retrouvée.



Entrons. La porte-fenêtre à peine ouverte, une certitude brusque vous glace : la maison a été vidée. Un coup d'œil a suffi : ces brins de



Le château de Warvillers, en Picardie. — Un état-major boche a habité la vieille demeure Louis XIII et l'a pillée et profanée.

UN CRIME BOCHE



Les Boches ont descélé les pierres des tombes où dormaient les ancêtres des maîtres du château. Ils ont fouillé les ossements et éparpillé sur le sol ces débris sacrés.

paille et de papier dans le vestibule, ces stries sur les marches de l'escalier, ces traînées vers la porte dans la poussière, ces objets abandonnés, ferraille, débris de tiroirs, porcelaines cassées, la résonance des pas sous les hauts plafonds, tout indique le déménagement. L'état-major boche n'a rien laissé. Le mobilier Louis XIV du salon, tapisseries presque célèbres, les collections de faïences et leurs vitrines, les livres venus des ancêtres sont partis dans des caisses en Allemagne. Il a fallu un peloton bien commandé pour exécuter le travail. Et les chefs s'y connaissaient : ils ont dédaigné ce petit bureau, imitation italienne assez grossière des secrétaires chinois du XVIII^e siècle, mais ils en ont brisé, comme par regret, quelques tiroirs. Rez-de-chaussée, premier étage, grenier surtout offrent le spectacle écoeurant du pillage : papiers déchirés, livres saccagés, étoffes éparses, malles défoncées, bouteilles vides, objets d'équipement perdus par les ivrognes qui euvèrent la cave au milieu des armoires éventrées.



Le charme des habitations anciennes vient en grande partie de ce qu'elles regardent non vers la rue ou la route, mais vers les perspectives lentement élaborées du domaine familial. Les fenêtres du salon, de la salle à manger, du billard donnaient autrefois, à Warvillers, sur les pelouses et les frondaisons d'un beau parc



L'église de Warvillers dont un obus a écorné le toit au-dessus du chœur.

à l'anglaise. Le vandalisme boche a détruit cette harmonie de la demeure. Tout le long de la façade intérieure, il a élevé un blockhaus en ciment armé, immense banquette placée à un mètre des fenêtres, cachant toute la vue, supprimant le jour, et déshonorant peut-être à jamais la figure même de la propriété. Ce cube indestructible contient cinq chambres à l'épreuve des obus et soutient une terrasse où l'état-major a fait planter des arbres dans des caisses. Un couloir bétonné relie la maison aux abris. A considérer cette œuvre, on préfère encore que le Boche démolisse à le voir construire. Pareille masse de ciment armé ne se peut rompre que par coups de mine et elle est placée de telle sorte que le château devra

sauter avec elle. Le Boche a dû rire en l'établissant. L'humanité a moins à craindre de la brutalité que de l'esprit boche ; mais l'esprit des Allemands, qui est leur sang-froid, les révèle tout entiers.



Pour comprendre ce qu'est le Boche, le visiteur de Warvillers poussera jusqu'à l'église, à quelques centaines de mètres du château.

Un obus a écorné le toit au-dessus du chœur, mais les murs, la nef et le transept subsistent. Des tombes françaises et allemandes sont pressées autour. A l'intérieur, les Allemands avaient installé, près du porche, un cantonnement d'une douzaine de lits et, dans la chapelle qui forme le bras droit du transept, une imprimerie. Cette chapelle est celle des châtelains et recouvre leur caveau. Le sol est fouillé

dalle par dalle : on suit pas à pas, depuis l'autel jusqu'à la croisée du transept, les recherches des Boches pour découvrir l'entrée du sépulcre. Il a fallu de puissants leviers pour desceller la pierre. Les ferrures cadencées ont été tordues. Et la bande a descendu l'échelle jusqu'aux cases où dorment les ancêtres.

Ils ont lu sur les pierres qui en ferment l'orifice les noms et les dates où naquirent et moururent ceux du temps passé, et, comme un



Encore des tombes violées. Au-dessus : un blockhaus en ciment armé qui masque la perspective de la demeure. Si l'on s'en débarrasse à coups de mine, le château sautera.

fiels glorieux entouré des siens, le lieutenant Marie de Lupel, du 47^e d'infanterie, tué à Elly le 8 septembre 1870. Leur barre de fer a hésité, on le voit aux traces, entre deux ou trois tombes. Puis elle s'en est prise aux restes du héros. Ils ont détaché et cassé la pierre funéraire, déchiré le cercueil de plomb, fouillé les ossements et éparpillé ces débris sacrés sur le sol.



La guerre a épargné Warvillers : le château et l'église n'ont connu ni les obus, ni l'incendie, ni la fureur des troupes au combat. Et pourtant Warvillers a subi les pires insultes de la barbarie ! Le Boche, le Boche lui-même, dans la cynique liberté de son tempérament, y a mis la marque de sa race. Le hasard m'a permis de la trouver toute fraîche le jour même qu'il abandonnait les lieux. De semblables spectacles devraient être conservés sous les scellés de l'histoire, afin que nos descendants sachent, voient et n'oublient pas. J. D.

40.000 FRANCS DE PHOTOGRAPHIES

J'ai vu... rappelle à ses correspondants qu'il consacre plus de 3.000 francs par mois à sa documentation photographique. Tous les documents intéressants — qu'ils se rapportent à la guerre ou à l'actualité mondiale, — sont retenus et payés au plus haut prix.

J'ai vu.
L'HOMME QUI S'EN VA



Debout près de son père
et de sa mère.



A un an.



Le premier cheval.



La première culotte.



A cinq ans.



A dix ans.



Promu lieutenant.



Étudiant à Bonn.



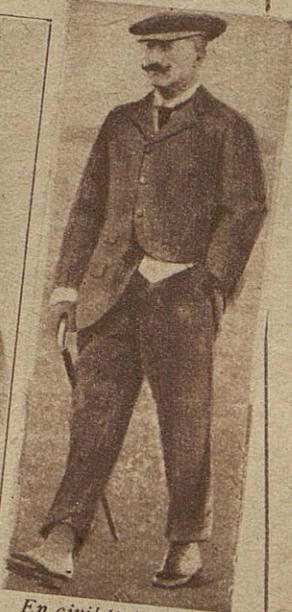
En 1885 avec l'archiduc Rodolphe.



Lors de son mariage.



En 1890, en amiral.



En civil (très rare).

A l'heure où paraîtront ces lignes, il se peut que l'homme qui voulut la guerre, le kaiser à la poudre sèche et au grand sabre aiguisé, ait enfin résigné sa couronne, en attendant que le monde lui demande compte du crime d'avoir fait mourir des millions d'hommes. Jamais souverain n'aura tant aimé la réclame. Depuis ses premières années, ce sanguinaire despote aura été photographié et cinématographié des milliers de fois. Ne fallut-il pas que le grand état-major allemand lui-même s'opposât à la publication d'un film pris à Ostende par l'opérateur chargé de suivre Guillaume II, celui-ci s'étant mis à danser la gigue pendant que le cinématographe tournait,



En tenue de campagne.



Avec la kaiserin.



La vaine menace au monde

Les échos de J'ai vu...

VIE CHÈRE

Nous nous plaignons de la vie chère. Insensiblement, nous en sommes venus en effet à payer chaque chose quatre ou cinq fois plus que nous la payions au temps de la paix. Et cependant la vie avait déjà augmenté notablement. Nos grand-mères s'étonnaient de ce que coûtait la vie quand elles en comparaient le prix avec celui qu'elle coûtait lors de leur jeunesse. Dans les romans de Balzac, un dandy faisait une figure très convenable avec vingt-cinq louis par mois. Et avec dix mille francs par an il pouvait avoir un cabriolet et émerveiller les beautés au Bois.

Cependant, vers la fin de sa vie, Balzac convenait qu'il fallait beaucoup d'argent pour mener grand train. Il le disait un jour à Théophile Gautier, dans cette propriété des Jardies où le bon Théo était venu lui rendre visite en compagnie de Charles Bernard, l'auteur de Gerfaut, et de A. Fiorentino, le critique célèbre sous le Second Empire. Balzac était allongé, retenu au lit par une entorse, et ce furent ses hôtes qui firent la cuisine. Soudain, la conversation s'étant portée sur le prix de la vie, Balzac déclara :

— Paris est la ville des extrêmes ; il n'y a que les pauvres qui soient à leur aise et les riches qui soient gênés. Êtes-vous pauvre, vous pouvez vivre à Paris fort bien pour dix sous par jour.

Et comme ses hôtes se récriaient, Balzac continua :

— Oui, messieurs, pour dix sous. Voici votre compte. On déjeune avec un sou de pommes de terre frites et on lit le journal dans lequel on vous les enveloppe ; on boit de l'eau excellente à discrétion à la fontaine de la rue Richelieu et on salue Molière ; un sou de pain pour le dîner, et quatre sous de viande, poissons, légumes, tout ce qu'on voudra, au Marché des Innocents ; deux sous pour le coucher, si vous êtes délicat, car on peut fort bien coucher pour un sou ; mais alors, au lieu d'un traversin, on a une corde. N'importe, mettons deux sous. Il vous reste encore deux sous pour passer et repasser les ponts, si vous avez à faire de l'autre côté de l'eau, ou pour une contre-marque à la Santé si vous aimez le spectacle... Maintenant, retournons la médaille, continua Balzac. Êtes-vous riche ? Il vous faudra pour le strict nécessaire au moins deux cent mille francs par an.

Et il détailla l'emploi de la somme : tant pour le loyer, tant pour les domestiques, tant pour les écuries, tant pour la table ; mais il avait beau enfler chaque article, il n'atteignait point le total. Il recommença deux ou trois fois son calcul.

— Eh bien ! dit Gautier, cela ne nous fait toujours que cent soixante-dix mille francs.

— Eh bien ! trente mille francs de beurre, dit Balzac, êtes-vous content ?

C'est Fiorentino qui a rapporté jadis cette conversation qu'il trouvait fort plaisante. Elle a repris une actualité singulière. Il ne faut pas encore en notre temps trente mille francs de beurre par an, mais c'est tout juste.

L'HUMOUR DU FRONT

De l'Argonaute :

La saucisse est de cette famille Iscopes dont le père règne dans les tranchées. Si celui-ci a des idées terre à terre, celle-là a des idées en l'air, ce qui fait qu'elle est parfois dans les nuages. Heureusement qu'elle a un fil à la patte, sinon elle s'en irait à tous les vents. Elle n'est pas bégueule et, malgré son vernis, elle

aime le lest. Elle est coquette, habillée de taffetas et de soie ; comme elle suit la mode, elle a une robe à panier.

Cette légèreté est naturellement curieuse ; bonne observatrice, elle remarque tout ce qui se passe chez les autres.

Au bout de son câble comme d'une fourchette, elle a l'air de cuire au soleil, toute la journée. Le soir, quand elle est à point, on la descend. Mais comme on ne parvient jamais à la rendre comestible pour la soupe, on n'y touche pas et on la rentre au garde-manger.

Il n'y a que les avions et les obus qui l'entament quelquefois. Dans ce cas, voici comment elle se prépare. C'est la marmite qui se rend à elle, la coupe en morceaux et la flambe.

Une fois cuite, la saucisse, qui n'est plus que chair à pâté, tombe dans les choux.

« SOYEZ DURS POUR L'ENNEMI ! »

[Nous livrons aux réflexions des « pacifistes à tout prix » ce document saisi sur un prisonnier allemand et dont nous pouvons garantir l'authenticité rigoureuse.]

« La guerre n'est pas l'heure de la pitié et il n'y a pas de place pour la pitié dans le cœur du soldat. Le soldat doit être dur : sûreté du corps et de l'âme.

« Devenez durs, guerriers. Il n'est qu'une morale pour le soldat en campagne : se battre valeureusement, se battre avec les armes.

« En guerre, la bonté c'est de nuire à l'ennemi par tous les moyens et c'est pécher que d'avoir pitié de lui.

« Le soldat qui a trouvé du vin et qui l'offre à son hôte malade au lieu

de le donner à ses camarades ou de le livrer à ses chefs, commet un crime, car le vin donne courage et force à nos guerriers !

« Le soldat qui donne sa miché de pain aux enfants de l'ennemi et souffre lui-même de la faim pêche contre la patrie.

« Le pain de la patrie est sacré.

« Le soldat qui cède sa couverture à une femme qui a froid au lieu de la porter à ses camarades dans la tranchée pêche contre la patrie.

« Il vaut mieux laisser cent femmes et enfants de l'ennemi mourir de faim que de laisser souffrir un seul soldat allemand.

« Enguerre, fleurissent la bravoure, la discipline et la camaraderie ; la pitié n'y pousse pas. La terre où croît la pitié est fécondée par des larmes, le champ de bataille parle sang ; vous êtes les grands tragédiens du monde

et sous le ciel criblé d'étoiles, Dieu seul vous regarde.

« Que ceux qui vous combattent avec la plume de la calomnie, la sarbacane de l'envie, l'hydre du mensonge, crachent sur vous et vous accusent, s'ils l'osent, devant le suprême justicier !

« Que des châteaux pillés, des villes ouvertes anéanties, des vaisseaux neutres brisés sur nos mines dressent contre vous leur témoignage... Que du fond du marais croupi de la morale, des écumeurs de toutes les nations, pharisiens édentés à la gueule largement ouverte, au ventre bedonnant, croassent contre vous, « droit des peuples », soyez sans peur ! Vos témoins sont vos victoires, quel juge vous condamnera ? Un mot a-t-il jamais renversé un chêne ? Et vous, soldats, vous hésiteriez devant des mots ?

GUERRIERS, DEVENEZ DURS !



LE GENERAL EYDOUX

Le grand réorganisateur de l'armée grecque vient de mourir tragiquement.

UN MOT D'ALBERT MÉTIN

C'était en janvier 1918. Sur les pentes du Talon, reconquises, le lieutenant Albert Métin, qui vient de mourir si tragiquement au cours d'une mission officielle, faisait une reconnaissance en compagnie d'un de nos confrères, lieutenant dans le même régiment. Les Boches accompagnaient de façon sonore l'itinéraire suivi par les deux officiers, contraignant une corvée de territoriaux à chercher un abri dans une cagna déjà bien endommagée. Le lieutenant Métin leur conseilla d'y rester jusqu'à la fin du tir ennemi. Et comme l'un des soldats lui disait :

— Mais vous-même, mon lieutenant, vous pourriez attendre comme nous ?

— Tu ne penses donc pas à l'immunité parlementaire ! répondit en riant l'ancien ministre.

QUI VIT PLUS DE QUATRE-VINGT-DIX ANS ?

Le recensement de 1911 a montré qu'il vivait cette année-là en Italie 12 926 personnes de plus de 90 ans.

En voici le tableau instructif :

Professions	Hommes	Femmes
Agriculteurs et pasteurs.	1887	621
Hôteliers.....	7	3
Avocats.....	13	
Fermiers.....	850	600
Cordonniers.....	50	
Propriétaires.....	418	4417
Boutiquiers.....	70	15
Prisonniers.....	4	1
Chaudronniers.....	30	
Rétameurs.....	64	
Pharmaciens.....	6	
Boulangers.....	14	2
Commis voyageurs.....	8	2
Oisifs.....	1072	1094
Marins.....	43	
Médecins.....	18	
Mendiants.....	12	104
Maçons.....	87	
Notaires.....	153	
Coiffeurs.....	8	
Retraités.....	5	2
Assistés.....	271	179
Prêtres.....	229	307
Tailleurs.....	117	5
Couteliers.....	22	
Religieuses.....		14
Tisseurs.....	14	79
	5461	7465

On voit par ce tableau que la profession où les deux sexes atteignent la plus longue vie est celle d'oisif. On s'en doutait un peu. La profession de propriétaire convient beaucoup mieux aux femmes qu'aux hommes ; par contre, les laboureurs et les bergers vivent plus longtemps que les cultivateurs et les bergères.

VON HINTZE

Le publiciste Kemmer, qui fit en 1917 la traversée de la Hollande en Amérique, sur le *Ryndam*, avec von Hintze, nous fait voir un von Hintze à cent faces, informé par un financier de tout ce qui se passe dans la finance, par un diplomate de tout ce qui se traite dans la diplomatie, par un savant de tout ce que la science peut inventer, par un artiste de tout ce qui a trait aux arts.

L'ancien ministre des Affaires étrangères serait, en somme, un esprit encyclopédique, un Pic de la Mirandole de la Sprée ; d'après Kemmer, partout et en tout, qu'il eût touché à la musique ou aux lettres, à la diplomatie ou au théâtre, aux mystères de la constitution austro-hongroise ou à ceux de la finance internationale, von Hintze se serait montré d'une compétence de spécialiste.

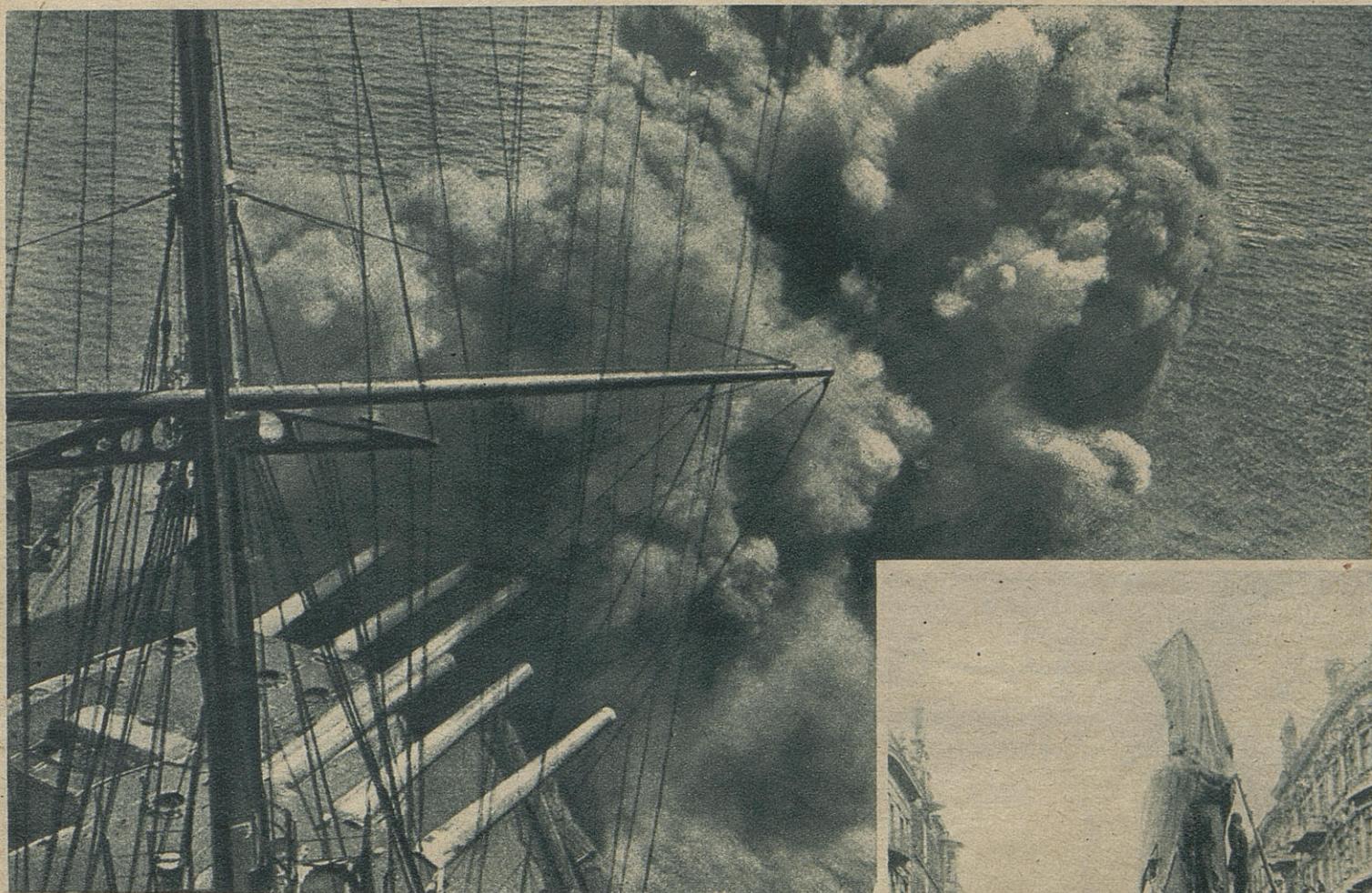
Cet homme prodigieux a encore le don de savoir conserver en toute circonstance un calme absolu, un sang-froid imperturbable. On l'appelle dans le jargon des ministères berlinois : « l'Excellence chinoise ».



LES DERNIERS COMBATS DEVANT GUISE QUI FUT ENLEVÉ LE 5 NOVEMBRE.

J'ai vu.

L'ŒUVRE DES BOLCHEVICKS DANS LA MER NOIRE



Un cuirassé russe de la mer Noire, monté par un équipage allemand, tire sur la côte turque.



La statue de la grande Catherine voilée par les bolchevicks.



Le grand port russe d'Odessa, siège des marins de la mer Noire, révoltés, brûle.

Notre flotte de guerre va pénétrer dans la mer Noire: la capitulation turque nous assure en effet le libre passage du Bosphore, avec l'occupation de Constantinople et la remise entre nos mains de tous les points fortifiés des détroits. Notre marine livrera-t-elle bataille à la

flotte de guerre allemande, formée des unités de la flotte russe que les soviets livrèrent à l'ennemi? On sait que les unités russes, montées par des équipages allemands, croisent devant Constantinople qu'ils ont longtemps menacée de leurs canons pour empêcher les Turcs de se rendre.

J'ai vu...
EN MARGE DE LA GUERRE



Le sénateur Étienne Flandin, nommé résident général à Tunis.



Le Hongrois Tisza, un des auteurs de la guerre, qui a été « exécuté » à Pesth.



Au camp de Gústrow, nos prisonniers jouant la Flambee, d'Henry Kistemackers.



M. Alapetite, notre ambassadeur à Madrid, remplace M. J. Thierry.



Au camp de Gústrow, nos soldats captifs comptent sur la prochaine libération.



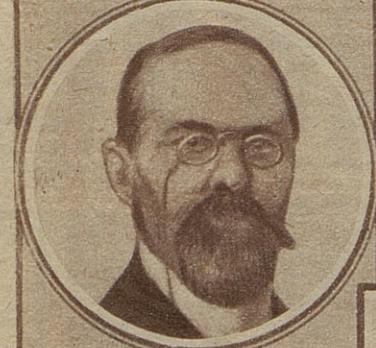
Le célèbre compositeur de musique Charles Lecocq, qui est mort récemment.



La fanfare d'un bataillon de chasseurs alpins donnant un concert aux as d'une escadrille d'aviation.



L'as aviateur Coiffard, qui a été tué au cours d'un combat aérien.



La crise à Vienne; M. Lammasch, le nouveau président du conseil austro-hongrois.



Le peintre miniaturiste F. de Goyon dont l'exposition a lieu actuellement.



G. CREDIT INDUSTRIEL & COMMERCIAL
 66, RUE DE LA VICTOIRE, PARIS



L'équipage du patrouilleur Oise, qui coula plusieurs sous-marins dans la Manche et qui fut cité plusieurs fois à l'ordre. Au centre: le lieutenant de vaisseau Desormeaux (X), commandant l'Oise, qui a reçu la croix de chevalier de la Légion d'honneur.



J'ai vu.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

EMPRUNT DE LA LIBÉRATION

« J'appellerai cet Emprunt l'Emprunt de la Libération. Cette libération, nous la voulons et l'espérons complète dans le plus bref délai possible. Et je suis convaincu que pour cette tâche affluera l'argent de l'épargne française. »
L. L. KLOTZ, Ministre des Finances.

SOUSCRIVEZ

Apportez votre argent et échangez vos BONS,
OBLIGATIONS DE LA DÉFENSE NATIONALE contre
DES TITRES DE L'EMPRUNT :

Ces titres sont le meilleur des placements.
Ils sont EXEMPTS D'IMPOTS
A l'abri de toute conversion pendant 25 ans.
Si vous avez :

Un Bon à trois mois de la Défense nationale qui porte intérêt à.....	4.04 %
Un Bon à un an de la Défense nationale qui porte intérêt à.....	5.26 %
Une Obligation de la Défense nationale qui, sans tenir compte de la prime d'amortissement, porte intérêt à.....	5.31 %
Transformez ces valeurs en RENTES 4 % vous aurez.....	5.65 %
et vous bénéficierez en outre d'une prime de souscription de 0 fr. 25 ou de 0 fr. 50 % de la valeur des Bons ou Obligations que vous échangerez.	

LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES PARTOUT

HERNIE



NOUVEAU BANDAGE PLUS de SOUS-CUISSE de RESSORT DORSAL
Contention parfaite — Fixité absolue

Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bté 229, rue St-Honoré PARIS

Maladies de la Femme

LE RETOUR D'AGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui menacent à l'époque du **RETOUR D'AGE**.

Les symptômes sont bien connus.

C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulières ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la



Exiger ce portrait

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cesserons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancers, Métrites, Fibromes, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La **Jouvence de l'Abbé Soury**, dans toutes les Pharmacies : le flacon 5 fr. ; franco gare 5 fr. 60. Les 4 flacons franco gare contre mandat-poste 20 fr. adressé à Pharmacie **Mag. DUMONTIER**, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable **JOUVENCE** de l'Abbé **SOURY** avec la Signature de **Mag. DUMONTIER**.

(Notice contenant renseignements gratuits).

437.

LE MASSACRE DES INNOCENTS

11^e MILLE
UN LIVRE ENIVRANT
ALFRED MACHARD ET POULBOT
47 Dessins inédits de POULBOT
Chez tous les Libraires
net 2 fr. 50

L'Édition Française Illustrée
30, rue de Provence, Paris



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouvelle méthode de gymnastique de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour défendre la France.

Brochure gratis contre timbre.

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var).

Éviter l'équivoque sur les qualités
Savons spécial non silicaté 32 fr. le postal de 10 kg.
Huiles cuit extra pur 72 % 42 fr.
de table extra douce 70 fr.
d'olive pure supér. 81 fr. 50

CONTRE MANDAT-POSTE A
PIGNATEL & C^{ie}, Salon (B.-du-R.). Représentants demandés.

ARTICLES POUR MILITAIRES

Papeterie, Stylos, Pierres à briquets, etc.
Catalogue franco. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris.

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE
SAVON

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notes gratis.
NERVODONAL, 57, rue Saïntes, Paris

PELADE NOTICE GRATUITE
BENIT, pharmacien
17 rue Matabiau, Toulouse

TISON

POELE à BOIS et à FEU CONTINU
ÉCONOMISE 80 %
de Bois
RÉCUPÈRE 60 %
de Chaleur du
CHAUFFAGE AU BOIS

3 BUCHES suffisent en 24 HEURES
pour obtenir un Chauffage hygiénique parfait
En vente : Dans toutes les bonnes maisons
tenant l'Article de Ménage
MODELE depuis 55 francs

VIENT DE PARAÎTRE :

GRACE CLERGUE HARRISON
ET GERTRUDE CLERGUE

LA CUISINE DES ALLIÉS

Préface de M. Gabriel HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Bandeaux et culs-de-lampe dessinés par G. DELAW

Recettes Américaines, Anglaises
(Écossaises, Canadiennes, Indiennes),
Belges (Flamandes), Françaises, Ita-
liennes, Japonaises, Polonaises,
Russes, Serbes, etc.

Un petit volume cartonné toile, élégante présentation.

Net 3 fr.

LES DROITS D'AUTEUR DE CET OUVRAGE
SONT DESTINÉS A LA FRANCE DÉVASTÉE

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

J'ai vu.

URODONAL

évite l'artério-sclérose

Le signe de la temporale indique le début de l'artério-sclérose



On a l'âge de ses artères; conservez vos artères jeunes avec l'URODONAL, vous éviterez ainsi l'artério-sclérose, qui durcit les parois des vaisseaux, les rendant semblables à des tuyaux de pipe, c'est-à-dire friables et rigides.

L'OPINION MEDICALE :

Voici le cas dans lequel j'ai obtenu un résultat inespéré : Arthritisme invétéré, atteintes rhumatismales antérieures fréquentes, traitées par les salicylates et les nouveaux dérivés. Après une recrudescence de rhumatisme nouveau des doigts, apparition de troubles cardiaques. Irrégularité des pulsations d'abord, aboutissant à de franches intermittences; pas de souffle, impossibilité, pour cause d'obésité, de délimiter les dimensions exactes du cœur; examen radiographique à ce sujet ne donnant qu'une idée incomplète de ces dimensions; diagnostic hypothétique, début de dégénérescence graisseuse ou sclérose des artères coronaires; diminution des troubles de circulation sous l'influence d'une médication iodée à outrance, disparition totale de ces troubles après une cure d'Urodonal.

Dr LADEUZE, à Ostende.

Etab. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, 1^{er} 8 fr., les 3, 23 fr. 25.

Globéol

et l'Anémie

Epuisement nerveux
Convalescence
Neurasthénie
Insomnies
Anémie

Augmente la qualité et la quantité des globules rouges.

Tonique vivifiant, abrège les convalescences, augmente la force de vivre

Remnéralise les tissus. Nourrit le muscle et le nerf



Etabl^{me} Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et 1^{res} pharmacies. Le flacon 1^{er} : 7 fr. 20; les 3 1^{ers} : 20 francs.

COMMUNICATION à l'Académie de Médecine (7 juin 1910)

Sauvée de l'anémie par le GLOBÉOL

L'OPINION MEDICALE :

Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints.

Dr DELSAUX, médecin sanitaire maritime.

Pagéol

ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE URINAIRE



Le bon page
PAGEOL

Préparé dans les Laboratoires de l'URODONAL et présentant les mêmes garanties scientifiques

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs de la miction
Évite toute complication

L'OPINION MEDICALE

Au point de vue simplement pratique, le Pagéol a sur les balsamiques, et le santalol en particulier, une supériorité marquée. Alors que ceux-ci ne sauraient être que des adjuvants qui ne pourraient aucunement avoir la prétention de supprimer les lavages et les injections urétrales pour les hommes, le Pagéol, administré seul, constitue à lui seul une médication complète.

« la pagéolisation »
Dr MALDRE,
de la Faculté de médecine de Montpellier,
Lauréat de l'Université.

Etablissement Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. La demi-boîte, franco, 6 fr. 50. La grande boîte, franco, 11 fr. Envoi sur le front.

VAMIANINE

Tabes, Avarie, Maladies de la Peau



Nouveau produit scientifique - non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Acné
Psoriasis
Eczéma
Ulcères

Bourgeonner n'est pas le symptôme d'une santé florissante.

L'OPINION MEDICALE :

Ce qui est absolument démontré d'ores et déjà, c'est que même employée seule au cours des manifestations primaires et secondaires de la syphilis, la Vamianine donne des résultats comme jamais les médecins qui l'emploient n'en auront auparavant constaté dans leur pratique spéciale.

Dr RAYNAUD,
Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires.

Toutes pharmacies et Etabl^{me} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, 1^{er} 11 fr. Brochure sur demande